

Hommage respectueux
de l'auteur au
maître Catulle Mendès
27 Septembre 1907
Gaston Chérau

LES GRANDES ÉPOQUES

DE

MR THEBAULT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

TROIS EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON

numérotés de 1 à 3 et signés de l'auteur

DU MÊME AUTEUR :

EN PRÉPARATION

La Saison balnéaire de Monsieur Thebault.

Monseigneur voyage.

GASTON CHÉRAU

LES GRANDES ÉPOQUES

DE

Mr THEBAULT



PARIS
CHAMUEL & Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE SAVOIE, 5

—

1901

LES GRANDES ÉPOQUES DE M. THEBAULT

LE PREMIER DE L'AN

31 décembre

Après le dîner, M. et Mme Thebault se sont consultés sur ce qu'ils donneront demain aux divers corps constitués qui viendront souhaiter la bonne année.

M. Thebault s'est calé dans son fauteuil ; Mme Thebault a placé un encrier et un buvard sur la table, a pris un porte-plume et s'est assise en approchant, avec ses pieds, une chaufferette qui a rendu un bruit de ferrailles.

Oh ! ce bruit de ferrailles ! L'éternel sujet de discussions entre M. et Mme Thebault !

« Encore ce chaudron ! ?...

Mais M. Thebault est un homme qui a du tact : un 31 décembre, on n'a pas le mauvais goût de se disputer.

Mme Thebault devine sa réserve et c'est elle qui dit :

« Dieu, que ce chauffe-pieds est agaçant ! »

M. Thebault a pris une pose réfléchie et, tandis que son épouse feuillette son livre de dépenses, il s'attendrit silencieusement sur le temps écoulé. C'est à peu près le seul jour de l'année où il se laisse aller à des sentiments rétrospectifs d'intimité, ses affaires ne lui laissant pas le temps de renouveler plus souvent ces regrets.

...Mme Thebault a trouvé ce qu'elle cherchait :

« Ah ! voilà !... 1er janvier 1900.

Facteur : 4 francs..... »

La liste est commencée.

Au sujet du facteur, M. Thebault dit que c'est bien gagné. Le facteur est un brave homme qui se dérange de son itinéraire de tournée pour donner le courrier plus tôt..... quatre francs, c'est ce qu'il faut.

La Société Philanthropique : 4 francs — ne soulève aucune objection.

La Société, comme l'indique son nom, est philanthropique c'est-à-dire fondée pour secourir l'Humanité. La gratification est bien placée. M. Thebault ne se dit pas que cela servira au rince-bouche du Secrétaire et l'appel se poursuit.

On arrive aux Sapeurs-pompiers : 5 francs.

Pour le coup, M. Thebault proteste. Mais, en considération d'un tas de choses qu'on ne considère pas... on passe. Les Pompiers auront leurs 5 francs.....

L'Appariteur de la mairie : 2 francs. Il apporte les convocations du Conseil municipal, donne de bons renseignements, rend beaucoup de petits services... les 2 francs ne sont pas discutés. On serait même d'avis d'en donner trois ; mais, si les époux Thebault sont tendres, pris individuellement, ils ne le sont plus quand ils sont ensemble.

La somme de 2 francs est maintenue.....

C'est le tour de la Société de gymnastique : trois francs.

M. Thebault éclate :

« C'est de l'abus ! — Trois francs ? Pourquoi

faire ? — Pour boire ! Oui, pour boire ! — On donne déjà dix francs comme membre honoraire et c'est parce qu'on est assez bête pour consentir à donner ces dix francs qu'on s'oblige à en verser trois autres ? — Ah ! non, par exemple ! »

Mme Thebault trouve qu'effectivement ça n'a pas de raison d'être. On s'entend sur un autre chiffre : deux francs. C'est suffisant. L'an prochain on ne donnera qu'un franc et puis après, rien du tout.

Mais l'orage s'amoncelait : il crève au moment où Mme Thebault lit l'article des Employés des Pompes funèbres : quatre francs.

M. Thebault se lève, outré, en répétant d'un ton de honte, le chiffre de quatre francs !

Il vient consulter le registre et, de la plus péremptoire énergie, il articule sèchement un : « Non — ils n'auront rien ! » qui n'admet pas de discussion.

Le ménage se pose la question de la raison qui fait venir les Employés des Pompes funèbres souhaiter la bonne année.

M. Thebault a le mot facétieux :

« Pourquoi pas les vidangeurs, aussi ? »

Il est d'avis de supprimer radicalement cette gratification qui n'a pas de sens. Mais Mme Thebault est palliative et demande à son mari ce qu'il leur dira, demain quand ils seront ici, s'il ne leur donne rien.

On a d'ailleurs, examiné leur cas les années précédentes. On pourrait réduire la somme à deux francs — comme pour la Société de gymmastique — et l'an prochain, on verrait.

M. Thebault dit à sa femme qu' « elle est extraordinaire, qu'elle est toujours comme cela, que si on voulait la croire on se ruinerait » ... enfin le chiffre de deux francs est adopté.

M. Thebault s'est replacé dans son fauteuil et parle des coutumes ridicules qui frappent les honnêtes gens, des abus sans nombre dont est victime la population intelligente et travailleuse... Sa parole résonne dans le silence de la salle à manger.

Mme Thebault continue de parcourir son livre de dépenses en poussant de petits soupirs de ci de là. Elle songe à un tas de choses : à l'argent qu'il faut pour faire marcher une maison, à l'année qui finit, à celles qui sont déjà passées....

Elle pense aussi qu'il lui serait bien doux d'avoir aujourd'hui avec elle, son fils le fonctionnaire, sa bru et son petit-fils... Mais, quelque part en France, dans un trou de trois mille habitants, il y a un sous-préfet qui recevra demain les Membres des administrations et qui lui volera une journée heureuse pour la satisfaction gouvernementale. — A Pâques, au moins, elle aura son petit-fils, un grand garçon de 7 ans, mais demain... Mme Thebault soupire et n'a pas remarqué que, depuis un quart d'heure, M. Thebault ne parle plus et dort d'un profond sommeil.

Elle se lève alors pour reporter, à pas de loup, l'encre et le buvard sur le bureau quand, malencontreusement, sa jupe accroche le chauffe-pieds.

Un silence de crainte succède au bruit de ferailles. mais M. Thebault se réveille et dit :

— « Allons nous coucher ».

Mme Thebault va chercher la lanterne dans la cuisine et y place un morceau de bougie. Elle revient, prend une des allumettes qu'elle confectionne avec du papier, le soir quand elle n'a rien

à faire, allume la lanterne et la pose sur la table.

M. Thebault ira, tout à l'heure, voir si les magasins sont fermés et retrouvera, dans la chambre commune, sa femme, en bonnet de nuit et en camisole, avec des bigoudis sur le front.

M. Thebault, malgré son retard, sera encore couché le premier.

A 6 heures 1/2, le lendemain matin, il sera debout. Les pompiers arrivent au petit jour. .

. . . .

. . . .

Après une nuit agitée, M. Thebault s'est levé d'un bond.

6 heures — il est temps de s'habiller.

Sa femme, qui ne dormait que d'un œil, attendait ce signal :

« Allons — mon pauvre ami — je te la souhaite bonne et heureuse. »

M. Thebault, en bannière, va vers le lit de Mme Thebault qu'il embrasse en lui faisant le même vœu.

Ils se désirent mutuellement que l'année soit meilleure pour les affaires, que leur santé soit bonne..... Il y a un peu d'émotion dans la

voix de M. Thebault, mais il y en a beaucoup plus dans les yeux de Mme Thebault qui fondent comme pour le mariage d'un proche parent. . .

. . . .

Il fait un froid de chien.

M. Thebault s'empresse d'enfiler son caleçon, ses chaussettes, son pantalon et puisque sa femme est éveillée, met ses souliers par la même occasion. Il s'apprête à se livrer à de légères ablutions, mais l'eau de la cuvette est gelée, le pot est collé au fond.

« Quel froid! Ah! quel froid ce matin! »

Mme Thebault se renfonce dans son lit, pendant que son mari se passe timidement un coin de serviette sur les yeux et se donne un coup de peigne dans les cheveux ainsi que sur la moustache.

En cinq minutes, il est habillé.

Avant de descendre, il soulève un rideau, donne un coup d'œil dans la rue qui est silencieuse : il y voit Mme Mirau qui se rend à la messe de chez les Sœurs et il fait part de ce passage à Mme Thebault.

En face, chez le voisin, il aperçoit une lumière qui va d'une fenêtre à l'autre, disparaît du pre-

mier, pour éclairer une minute après, les vitres du rez-de-chaussée. Un loquet grince et, brusquement tirée, la porte s'entr'ouvre.

Trois enfants paraissent, sortent dans la rue, regardent de droite et de gauche, en chuchotant d'un air désappointé.

A ce moment M. Thebault se sent quelqu'un.

L'apparition de ces trois gamins en est la preuve : ils se sont levés pour voir de plus près les Pompiers qui vont venir lui donner l'aubade.

« Ah ! ces sacrés drôles ! » fait-il d'un air bon garçon. Et il raconte ce qu'il vient de voir à Mme Thebault qui dit que ces enfants sont enragés.

Tout à coup, les deux époux se taisent.

Il leur a semblé percevoir un bruit dans la rue.

— « Ce sont eux ! » souffle tout bas Mme Thebault.

— « Mais non — mais non » dit M. Thebault qui écoute cependant très attentivement.

Il a l'air de craindre que ce soit eux et de redouter que ce ne soit pas eux, aussi demande-t-il vivement si la servante est levée.

Elle est descendue, Mme Thebault l'a entendue il y a un instant. . . . .

Brusquement, presque par surprise, résonne un unisson de tambours qui fait trembler les vitres de la maison :

— « Je te le disais bien » dit Mme Thebault qui s'accoude sur le bord de son lit. — « Descends vite. »

— « Bast! j'ai le temps, » répond M. Thebault qui ouvre très lentement la porte de la chambre.

A peine l'a-t-il refermée derrière lui, qu'il se met à dégringoler l'escalier à toute vitesse pour rattraper la minute perdue.

Il est dans le corridor, mais il n'ouvre pas de suite : il ne faut pas trop faire croire qu'il attendait.

Enfin, jugeant l'aubade très avancée, M. Thebault tire le loquet, donne deux tours de clef et ouvre tout grand son huis officiel.

Un tonnerre de tambours et de cuivres s'engouffre en tempête, dans le vestibule.

M. Thebault, qui reçoit ce vacarme en pleine poitrine, est remué par cette mâle musique de guerre. Il y a vingt ans qu'il l'entend, et malgré tout, ça lui fait toujours de l'effet.

A cette minute, les yeux de M. Thebault ont

des éclats de charge de cavalerie. Ce réveil en campagne le fait vibrer dans sa chair de patriote ; il l'écoute en souriant, l'estomac battu par les roulements, les oreilles assourdies par les trompettes.

M. Thebault se dit qu'il y a des instants, dans la vie, où l'on ne regrette pas d'avoir vécu longtemps. A l'heure présente il est dans cet état d'âme. S'il n'était pas le doyen du Conseil, il n'aurait pas l'honneur de la première aubade, avant le Maire, avant tout le monde. . . .

. . . .

...Il fait un froid de chien...

Quand les sonneurs se taisent, le plus vieux s'avance et dit à M. Thebault :

« Nous vous la souhaitons bonne et heureuse, M. Thebault. »

Celui-ci remercie, s'emberlificote dans les mots qu'il avait préparés la veille et qui ne viennent plus — finalement, remet à son interlocuteur la pièce de cinq francs qu'il s'était décidé à donner — en regrettant, à part lui, de n'avoir pas eu l'idée d'offrir à ces braves gens un cadeau plu

en rapport avec le plaisir qu'ils lui procurent. Mais il est trop tard pour mieux faire.

L'orchestre se retire en saluant du casque ; il va rendre le même hommage au Maire.

Ils iront ensuite chez tous les conseillers municipaux.

Dans la rue, il semble que la mort ait passé. Ces pompiers n'étaient que cinq — mais la remplissaient comme un régiment. Ils disparaissent au tournant de la rue et l'on n'entend plus que leurs pas qui résonnent au loin sur la terre gelée.

En face, les trois gamins projettent d'aller les écouter à la prochaine aubade, mais une voix, qui a deviné leur intention, les rappelle, de l'intérieur, et les oblige à rentrer.

M. Thebault ferme sa porte, le cœur léger.

Le premier jour de l'an est commencé.

M. Thebault attend maintenant, avec impatience, les clairons de la Société de Gymnastique.

Il leur donnera trois francs comme les années précédentes. . . . .

PAQUES

Il fait un temps superbe.

Après le déjeuner, qui fut copieux, M. et Mme Thebault sont allés dans le jardin.

M. Thebault inaugure un chapeau de paille, — Mme Thebault éclate dans une robe neuve de satin broché et le jeune Maurice, leur petit-fils, étrenne un magnifique costume marin et des bottines vernies.

« Quelle belle chaleur ! » fait M. Thebault.

Et l'on cause en s'arrêtant devant les bourgeons qui craquent.

« Voilà les lilas partis ; dans trois semaines ils auront des fleurs, » dit Mme Thebault.

Mais son mari ne s'extasie pas sur les arbres qui ne rapportent pas de fruits. Il sourit, cependant, en lançant sa fumée de cigare et conclut en avouant qu'il n'a jamais vu le jardin si bien préparé. — (Qu'il arrive seulement une petite grêle inoffensive ou huit jours de pluie, il affirmera que tout est haché, pourri, perdu.)

Le jeune Maurice s'est un peu écarté du groupe conjugal de ses aïeux et louche sur un papillon jaune qui, malheureusement, s'obstine à voler au beau milieu du carré des asperges ; elles ne pointent pas encore, mais elle se préparent et son grand'père y veille. Il comprend qu'il serait imprudent de tenter l'aventure et il rejoint mélancoliquement sa famille, qui se dirige vers le banc qui est adossé à la tonnelle.

M. Thebault s'y assied, enlève son chapeau de paille, l'examine et dit qu'il pense, décidément, avoir fait une bonne acquisition.

— « Je crois qu'il est bon » répond Mme Thebault.

Son heureux époux pose, avec précaution, sa nouvelle emplette sur le banc et se passe la main dans les cheveux. Il étend les jambes, raidit toute

sa personne dans un bâillement et se persuade qu'évidemment il n'a rien à faire.

M. Thebault est un vieux franc-maçon, mais il reconnaît que les fêtes religieuses ont leur bon côté : celui de procurer, de temps en temps, un repos salutaire au corps et à l'esprit. . . . .

Mme Thebault est occupée à pincer ses rosiers. On entend le bruit sec de son sécateur.

Elle prend des précautions infinies pour ne pas abîmer sa robe neuve et la sueur perle sur son front qui est rouge feu de bois.

Pendant ce temps, le jeune Maurice qui a déjà taillé plus de vingt morceaux de bois avec le couteau de son grand-père, ne sait plus que faire pour ne pas s'ennuyer. Il pousse du pied des petits cailloux et s'applique à les lancer le plus loin qu'il peut.

Cette pratique de balistique lui attire une remarque très juste : « il a des bottines neuves, il va les abîmer ».

Le jeune Maurice comprend que la raison du grand-père est bonne ; il cesse son jeu.

Mais, maintenant, que va-t-il faire — voyons, que va-t-il faire ?

Il prend inconsciemment de petites pierres, s'ingénie sans conviction à jongler avec, s'éloigne un peu et finalement s'amuse à les lancer sur le mur en visant un point qu'il a déterminé. Après tout, ça vaut tout autant que de pousser des cailloux avec les pieds ; ce jeu, même, lui plaît beaucoup plus, mais Mme Thebault se retourne et lui crie :

— « Maurice, tu vas avoir chaud ».

— « Non, grand'mère, répond le jeune sportsman en continuant.

— « Et puis, fais attention à ne pas te salir » — reprend la grand'mère.

Le jeune Maurice, cette fois, n'a pas répondu parce qu'il est déjà sale. — Néanmoins il n'interrompt pas son jeu.

Tout à coup, un fracas de vitre brisée se fait entendre : M. Thebault se lève — Mme Thebault se redresse.....

C'est une pierre, lancée dans une mauvaise direction, qui vient de tomber sur la serre et y a cassé un carreau.

— « Il ne manquait plus que ça ! — rage M. Thebault.

« Tu ne peux donc pas te tenir tranquille?.. Non? — Eh bien, tu le payeras sur tes économies ce carreau »!

Le charme est rompu.

Mme Thebault s'avance vivement vers le jeune Maurice, le prend par la manche et lui dit, à mi-voix, pour ne pas que son grand-père entende :

— « Voilà ce qui arrive quand on est désobéissant!! .....

« Oh!! et puis, vois comme tu es propre!

« Tu es dans un bel état! Jamais ça ne pourra s'enlever »!

M. Thebault rejoint sa femme et tous les deux s'en vont en se confiant mutuellement que « c'est extraordinaire comme cet enfant est turbulent ».

Le jeune Maurice les suit de loin en baissant le nez d'un air penaud ; il remarque, ainsi, qu'il a rayé ses bottines neuves. . . . .

Mais aussi, c'était Pâques.

LE PREMIER MARIAGE DE MONSIEUR THEBAULT

On avait sonné à la porte.

La servante était allée ouvrir et causait.

Mme Thebault, qui ravaudait des chaussettes depuis une heure, près de la fenêtre de la salle à manger, agacée de ne pas savoir de quoi il s'agissait, appela un peu brutalement la domestique qui s'empressa d'abandonner son colloque pour venir expliquer que c'était « Antoine qui demandait Monsieur ».

— « Eh bien ! — dit sèchement Mme Thebault — allez dire à Monsieur qu'Antoine le demande.

« Mais, à propos, que lui veut-il ?

— « Madame, c'est pour un mariage.

— « Pour un mariage ! — Quel mariage ?

— « Je ne sais pas, avoua la domestique, y m'a dit comme ça : « C'est pour un mariage ».....

« Alors, je vais prévenir Monsieur?

— « Ça devrait être déjà fait, ragea Mme Thebault qui se demandait ce que pouvait bien être encore cette histoire-là.

Elle s'apprêtait à aller s'en informer auprès de son mari, quand la servante revint dire à Antoine de monter dans le bureau de Monsieur.

Mme Thebault choisit d'autres chaussettes dans le tas à raccomoder et continua de les repriser en se creusant la tête sur le thème de :

« C'est pour un mariage qu'on venait chercher M. Thebault. »

. . . .

Enfin des bruits lui parvinrent.

Elle posa son ouvrage sur ses genoux ne bougea plus, retint sa respiration et écouta.

Elle perçut des voix qui se rapprochaient... la porte du corridor s'ouvrit en faisant éclater l'organe de M. Thebault :

— « C'est bon, c'est bon — disait-il — j'irai à la Mairie dans une heure. — Le Maire y sera?

— « Oh! certainement — reprenait la voix d'Antoine. M. le Maire arrive entre deux heures et demie et trois heures moins le quart; à trois heures il y sera sûrement.

« Je lui dirai que Monsieur doit venir.

« Au revoir, M. Thebault.

— « Au revoir, mon ami, » — fit M. Thebault d'un ton de douce protection, en refermant la porte sur l'Appariteur de la mairie.

Quelques secondes après, le front soucieux, l'allure préoccupée, M. Thebault rentrait dans la salle à manger.

Sa femme qui lui avait jeté un rapide coup d'œil, s'empressa de saisir une chaussette, y glissa l'œuf de buis qui lui servait à ravauder les talons et, de l'air le plus indifférent du monde, interrogea :

« C'est Antoine qui est venu? »

Son mari lui répondit un « oui » contenu et le silence aurait fini par étouffer Mme Thébault si M. Thebault n'avait été démangé de la plus intolérable envie de parler :

« Encore une sacrée corvée » soupira-t-il à mi-voix, en se promenant dans la pièce, les deux mains derrière le dos, hochant de la tête sous le coup qui semblait l'accabler.

— « Allons, bon ! — fit Mme Thebault compatissante, — que se passe-t-il donc ?. »

— « Il se passe que le Maire et les deux adjoints s'absentant, — dit M. Thebault en venant se poser devant son épouse —, il se passe que, tel que tu me vois, je vais faire un mariage demain.

— « Eh... bien ! — articula lentement Mme Thebault, aussi flattée qu'émue — je ne trouve pas que ce soit une corvée, moi !.....

« Tu vas faire un mariage ?... Bien vrai ?....

« Mais, mon bon ami, il n'est pas donné à tout le monde de faire des mariages ! »

Cette idée fit monter un petit sanglot à Mme Thebault qui se leva vivement, sans prendre garde aux pelotes de laines et aux ciseaux qui tombaient de ses genoux. Elle embrassa son mari en lui disant tout bas, presque à l'oreille :

— « Dire que tu vas faire pour d'autres ce que quelqu'un a fait pour nous !...

« Ah ! qu'ils soient heureux, au moins, ceux qui seront unis par toi !

— « T'es bête, t'es bête — dit M. Thebault en dissimulant un hoquet d'émotion — est-ce qu'on sait ce qu'on fait !

— « Ah ! mon pauvre ami, — reprit Mme Thebault —, je ne me figurais pas qu'un jour viendrait où..... tu pourrais rendre à d'autres le service qu'on nous a rendu !

« Tu ne peux t'imaginer comme cette pensée me rend heureuse !...

« Et qui vas-tu marier ? »

— « Blumeau avec Jeanne Thoisier.

— « Comment ! Blumeau !...

« Blumeau, ton ancien ouvrier ?... »

« Mais, il n'a pas vingt-deux ans ! »

M. Thebault prouva péremptoirement le contraire, en indiquant avec exactitude qu'il y avait plus de huit ans que Blumeau avait été renvoyé de la maison et qu'à cette époque il avait dix-sept ans.

Mme Thebault reconnut qu'elle s'était trompée, soupira sur la rapidité du temps et, revenant au mariage qu'allait contracter Blumeau, trouva que

c'était, pour lui, une bonne affaire : la mère Thoisier était une brave femme, travailleuse, qui devait avoir quelques économies ; — quant à la petite Thoisier, elle était très gentille, un peu élégante peut-être... elle portait le chapeau... mais toutes les filles portaient le chapeau aujourd'hui.

— « Je ne la connais pas, dit M. Thebault en cherchant à se la rappeler.

— « Tu ne connais pas la petite Thoisier ?!... reprocha Mme Thebault. — La fille à la Thoisier,... la laveuse de lessive...

— « Ah ! la fille à la .... » se souvint enfin M. Thebault.

Eh ! oui, elle était gentille !

Allons, allons ! pour son début M. Thebault allait consacrer une charmante union.

Sa femme trouvait qu'en effet elle s'annonçait bien.

On oublia que Blumeau était un garnement, que la petite Thoisier avait fait parler d'elle... et le couple Thebault en vint à reconnaître que c'étaient de très braves gens.

Mme Thebault parlait, parlait.

M. Thebault réfléchissait. Tout à coup, sortant de sa profonde rêverie, il lança :

« Eh bien ! il ne sera pas dit que je n'attacherai pas mon nom à une innovation. »

Il demanda à sa femme si elle avait remarqué la différence qu'il y avait entre les mariages des riches et ceux des pauvres — à la Mairie.

Mme Thebault n'avait rien remarqué.

Son mari lui détailla que pour les riches ou les gens d'une certaine position, on mettait des tapis, des fauteuils rouges, des fleurs partout et que l'on quêtait au profit du Bureau de Bienfaisance. Pour les pauvres on supprimait tout cela : on mariait sur une table en bois blanc, sans tapis par terre, avec deux chaises de paille et des bancs derrière. Pas de fleurs dans les coins, rien !

Il convint que cette différence de traitement était choquante sous un régime d'égalité et que la République, en somme, s'appliquait à ressembler à la Monarchie.....

Lancé dans sa période oratoire, il s'exclama :

« Oui, nous qui réprouvons les coutumes de l'Eglise, nous nous ingénions à faire les nôtres pareilles aux siennes !

« Comme elle, nous faisons la différence des classes de la Société et comme elle, aussi il faut bien l'avouer, nous avons un tarif, là ! !

« Tant pis pour les habitudes. Moi, tu entends, je ne me prêterai pas à ces coutumes dignes du Moyen-âge ; je t'avertis que demain, au mariage de Blumeau, il y aura des fauteuils rouges, un tapis par terre aussi bien que sur la table et des fleurs derrière moi.

« Et puis, au moment où personne ne s'en doutera, je dirai à Antoine de prendre le plateau de quête et de faire un tour parmi l'assistance.

« Nous verrons bien si les ouvriers n'auront pas leur place au soleil comme les riches ! »

Mme Thebault fouettée par le zéphyr d'égalité soulevé par son mari, trouvant que son innovation était louable, l'encourageait d'acquiescements admiratifs.

M. Thebault finit par dire :

« Ça n'est pas tout.....

« Le Maire a prononcé un discours pour le mariage du lieutenant Dosimont, j'en prononcerai un pour celui de Blumeau. »

Il ajouta qu'il admettait la simplicité pour tout

ce qui était suffisamment beau, suffisamment grand par soi-même pour élever l'âme et frapper l'esprit, mais que pour le sacrement civil du mariage à la Mairie, il fallait du faste et de la mise en scène.

« Après tout — parlait-il — la Religion n'est pas si bête que nous. Elle sait bien que ce qu'elle fait ne tiendrait pas debout si elle le faisait à notre façon.

« Ne nous y trompons pas, là est la cause du discrédit du mariage civil. Il est nécessaire de le relever — je le relèverai.

— « Ah ! mon ami, dit Mme Thebault —, c'est ça qui va en faire du bruit !

« Tu en auras de la popularité, va !

« Les ouvriers diront : Hein ! vous voyez... »

Mme Thebault était enthousiasmée.

M. Thebault prit son chapeau pour aller s'entendre avec le Maire autant que pour faire une répétion de la scène qui allait se passer le lendemain et dans laquelle, il ne se le dissimulait pas, il allait jouer le premier grand rôle.

En sortant de chez lui, M. Thebault regrettait qu'il n'y ait pas d'harmonium à l'Hôtel-de-Ville et, tout en marchant, rêvait d'un orgue de Bar-

barie pour le mariage des futurs conjoints Blumeau-Thoisier.

. . . .

Quand il revint, n'ayant pas fait part au Maire de ses projets de refonte du cérémonial de l'état-civil, il ne parla plus que du discours qu'il avait l'intention de prononcer.

Il donna l'ordre de ne le déranger sous aucun prétexte, s'enferma dans son bureau et, jusqu'au dîner, écrivit son discours matrimonial.

Quand il fut terminé, il le relut plusieurs fois à haute voix, en faisant les gestes, puis, conciliant, pensa que pour son début c'était bien suffisant et que... décidément, il ne ferait pas mettre de fleurs ni de tapis. Il se contenterait de son discours, ainsi que d'une quête au profit des pauvres, parmi les assistants, tout comme pour les mariages riches.

Au fond de sa personne, M. Thebault éprouvait une joie intense à l'idée qu'il pourrait mettre désormais, sur ses cartes :

« Ancien officier de l'Etat-civil. »

LES ÉLECTIONS AU CONSEIL MUNICIPAL

Mme Thebault est inquiète ; il est plus de sept heures et son mari n'est pas encore rentré.

Deux fois, elle a envoyé la servante examiner les abords de la Mairie pour voir s'il ne s'y passait rien d'extraordinaire. Elle a appris que, de la rue, qui était très animée, on entendait un grand bruit de voix et que des gens sortaient en disant :

« Je vous dis qu'il ne passera pas. — Il est coulé à fond. »

La domestique est revenue en répétant ces mots de deuil et Mme Thebault a la mort dans l'âme. Elle craint une émeute !

— Mon Dieu! s'il y allait avoir une émeute!
— M. Thebault fait partie du bureau ; il faut — par conséquent — qu'il assiste au dépouillement du scrutin et, comme il est candidat, il pourrait fort bien être pris à partie. — Il y a parmi les électeurs un tas de canailles capables de faire un mauvais coup..... M. Thebault n'est pas un turbulent et son âge, autant que sa conduite, devraient être les plus sûrs garants de sa tranquillité. Mais, sait-on jamais ce qui peut arriver dans de semblables réunions, où les esprits sont excités par les passions politiques?

Mme Thebault a la mort dans l'âme.

Un violent coup de sonnette lui donne un brusque tressaut dans tout le corps.

Elle court ouvrir et, dans le corridor, se frappe contre la servante qui lui dit affolée :

« Pourvu que ce soit Monsieur »!

Cette phrase tinte comme un glas aux oreilles de Mme Thebault.

Elles se mettent à deux pour ouvrir la porte : c'est lui!.

— « Ah! mon pauvre ami! — fait Mme The-

bault oubliant son émotion — tu dois être mort de faim !

— « J'ai cru que je n'en sortirais pas — dit M. Thebault, en entrant ; — ces sacrés animaux ne sont pas fichus de dépouiller un scrutin.

« Je n'ai jamais vu de pareilles poules mouillées ! — J'ai été obligé de commencer l'opération et ça n'a pas été une petite affaire ; j'en ai mal à la tête !

« Je me suis fait remplacer par Michaud, pour venir manger, mais il va falloir que j'y retourne dans une heure.

« Le dîner est prêt » ?

Mme Thebault a conduit son mari près de la table, lui a pris son chapeau, enlevé son pardessus et lui répond :

« Voyant que tu n'arrivais pas, j'ai été obligée de faire remettre le potage sur le feu ».

La servante, qui sait qu'il ne faut pas faire attendre, apporte, en coup de vent, la soupière qui fume et jette aux membres de la personne de M. Thebault, un regard affolé qui a l'air de dire : « C'est bien étonnant qu'il ne lui en manque pas. »

— « Eh bien ?..... interroge Mme Thebault en s'asseyant.

— « Ça ne va pas mal, répond son mari. On a rudement voté !... »

Il déplie sa serviette et commence à avaler son potage.

Mais il en a trop sur le cœur pour pouvoir le finir sans parler ; — à la troisième cuillerée il s'arrête et reprend :

— « Oui, on a rudement voté ! mais tu sais, Halin est enfoncé !

« Il ne passera pas, j'en mettrais mon poignet à couper. Il ne passera pas..... à moins qu'il n'y ait du tripotage au dépouillement, et, entre nous, il y en aura. Il a fait placer Simon et Coutureau à deux bureaux, — ces cochons-là vont nous jouer un vilain tour. »

M. Thebault n'emploie ces licences de langage que dans les jours de grandes émotions.

— « Oh ! par exemple ! ! — dit Mme Thebault. Mais vous n'avez donc personne pour en faire autant à d'autres tables ? —

— « Ne te tourmente pas, répond son époux, nous en avons, nous en avons.

« D'ailleurs nos tables sont plus nombreuses que les leurs : nous en avons cinq, ils n'en ont que deux.

— « Ah ! tant mieux ! ! — fait Mme Thebault en découpant le poulet rôti dont elle sert une aile à son mari qui s'exclame :

— « Allons, bon ! j'ai oublié d'aller à la cave ! »

Mais Mme Thebault y a songé ; bien que ce ne soit pas dans ses habitudes, elle est allée tirer du vin ce soir.

M. Thebault mangeait rapidement quand un coup de sonnette lui a figé le geste qu'il faisait de porter à sa bouche l'os qu'il s'apprêtait à sucer.

Mme Thebault s'est levée, pour aller dire à la servante que Monsieur n'y était pour personne ; elle est revenue s'asseoir en étouffant ses pas. Le couple cesse de manger, l'oreille aux écoutes ; ...la servante parlemente... Enfin, elle pousse la porte de la salle à manger et dit :

— « Monsieur, c'est M. Michaud qui vous fait dire qu'on vient de le demander chez lui et qu'il va être obligé de quitter le bureau.

— « Ah ! sapristi ! — fait M. Thebault —
« C'est Antoine qui fait la commission ? Qu'il dise que j'y vais dans cinq minutes. »

La servante se retire pendant que Mme Thebault dit à son mari :

— « Mais tu n'as pas fini de dîner ! »

« Oh! bast ! lui répond-t-il — je mangerai en revenant. »

Il saisit sa serviette par les deux extrémités, la tient en corde tendue, se la passe ainsi sur la bouche, reboit un peu de vin et se lève de table en demandant ses affaires.

Mme Thebault les lui donne vivement en même temps qu'elle lui demande quand il compte rentrer.

« Ça ne sera pas fini avant minuit, — calcule M. Thebault.

« Et puis, si le résultat est bon pour nous, Cormy a dit qu'il offrait un punch. Je serai absolument obligé d'y assister ; je rentrerai après.

— « Fais attention à ne pas attraper de mal, dit Mme Thebault. »

Mais M. Thebault est déjà à la porte.

Il rassure Mme Thebault d'un « oui, oui » évasif et lui crie :

— « Je t'enverrai le résultat dès que je l'aurai proclamé.

— « C'est ça, —répond sa femme ; —je ne me coucherai pas avant de l'avoir ; je ne pourrais pas dormir »

La porte violemment tirée, s'est refermée bruyamment sur le futur élu.

Il règne dans la maison un silence lourd de questions.

Dans la salle à manger, M[me] Thebault se trouve très seule et se rassied en soupirant :

« Ah ! la vie politique ! ! »

La vieille servante vient lui demander ce qu'elle veut manger et en peut s'empêcher de dire en regardant la place vide de M. Thebault.

« Ils le feront crever ».

LE PETIT ECHO NE PARLE PAS DE M. THEBAULT

Dès huit heures moins vingt, ce dimanche matin, M. Thebault était sur le pas de sa porte.

De temps à autre, il allait se planter au milieu de la rue, regardait du côté des Halles, puis du côté de la Caserne et, n'apercevant rien venir, revenait sur son seuil.

Il avait déjà vu passer toute la messe de huit heures.

Il avait salué Mlle Coutaud en remarquant l'énorme proportion du livre de prières qu'elle portait ; il avait fait un gracieux bonjour à la jeune Mme Petipoint, sémillante et fraiche — quoi-

que femme de vieux fonctionnaire, et il avait dit quelques mots à la myope Mme Mallard, qu'accompagnaient ses deux filles. — Deux artistes, les demoiselles Mallard : l'une, musicienne, qui s'était déjà fait applaudir une fois au concert de la « Luciole » — la Société philharmonique ; — l'autre, peintre, qui, malgré son jeune âge, avait produit plusieurs toiles fort remarquées à l'exposition internationale de La Mothe Saint-Héraye. —

M. Thebault ne voyait toujours pas ce qu'il désirait voir.

Il entendit, dans une rue voisine, la trompe aigüe du marchand de pains au lait.

A ce moment, Mme Thebault arriva derrière lui en bourrasque.

La messe était sonnée depuis longtemps, elle était en retard.

M. Thebault lui dit pour la consoler qu'il n'était pas encore huit heures. Mais il avait à peine achevé sa phrase que huit heures sonnaient au clocher.

Mme Thebault cria à la servante de lui apporter les gants qu'elle avait oubliés dans sa cham-

bre et, finissant d'attacher les brides de sa capote, pensa tout haut que sa place serait prise et qu'elle ne pourrait certainement pas trouver une chaise près de l'autel.

La domestique vint en courant apporter les gants de Mme Thebault, qui se sauva à pas précipités, son ombrelle sous un bras, son livre sous l'autre, empilant, dans sa poche de derrière, son porte-monnaie, ses clefs, son mouchoir et son chapelet.

M. Thebault attendait toujours.

Quand le marchand de pains au lait passa, il lui demanda s'il avait rencontré le porteur du « Petit Echo ».

— « Oui, dit le gamin, même qu'il était à « causer à la devanture de M. Dumalier. »

M. Thebault n'y tenant plus, rentra prendre son chapeau et s'en fut, de l'air d'un promeneur désœuvré, du côté de chez Dumalier.

Il revint quelques minutes après, tenant à la main le « Petit Echo »,« journal politique, littéraire et d'intérêt départemental,»— paraissant trois fois par semaine au chef-lieu.

Il croisa,presque devant chez lui,la fem de

l'architecte, la petite Mme Biraudet ; elle entrecoupait sa marche rapide d'un trot menu qui devait, malgré toute sa bonne volonté, l'amener à commencer à entendre la messe après l'élévation.

M. Thebault la salua en pensant que de mauvaises langues l'avaient surnommée le « demi-siphon ». Cet inoffensif sobriquet fit sourire le digne lecteur du « Petit Echo » qui, cependant, eut été furieux qu'on désignât sa femme par une appellation dans le genre de celle-ci.

Dès le seuil de sa porte, M. Thebault décacheta son journal et, tout en accrochant son chapeau au porte-manteau, cherchait avidement des yeux l'article du compte-rendu de la séance du Conseil Municipal.

. . . .

Quand Mme Thebault revint de la messe, elle trouva son mari de fort mauvaise humeur. Assis à sa table, il mordillait nerveusement sa moustache, en fixant des yeux un point invisible.

Le « Petit Echo » traînait lamentablement à ses pieds.

— « Quels pîtres que ces gens-là... ! » s'indigna enfin M. Thebault, poursuivant son idée.

« Mais il ne se trouvera donc pas un homme assez intelligent pour créer un hebdomadaire local ? ! — Un simple hebdomadaire qui s'occuperait réellement et uniquement des intérêts de la ville, qui donnerait des nouvelles exactes et qui n'appartiendrait à aucune coterie !! . . . .

« Oui, oui ; — je le répète, si je n'avais pas mes occupations, je n'hésiterais pas une minute : j'en fonderais un et tu verrais que je n'y perdrais pas. »

Mme Thèbault enlevait ses gants et son manteau.

M. Thebault continuait à dire que le meilleur des journalistes était la pire des canailles et qu'il n'avait encore jamais lu un journal, politique ou autre, vraiment indépendant.

Il traita le « Petit Echo » de feuille de chou au service de deux ou trois individus tarés et, ramassant l'immonde imprimé qu'il flagellait avec l'énergie qui caractérise une ardente conviction, il dit à Mme Thebault :

« Sais-tu comment Messieurs les Rédacteurs entendent le compte-rendu de la séance du Conseil Municipal de vendredi ?

« Non ?

« Eh bien, lis cela — lis — tu m'en diras des nouvelles ! »

Mme Thebault prit le journal, s'assit et lut l'article que son mari avait marqué de l'ongle.

Ah ! il n'était pas long, l'article ! Vers la fin, Mme Thebault découvrit la phrase qui devait être le foyer d'indignation qu'elle présumait et la marmotta :

— « *M. Thebault se lève pour proposer un* « *amendement, qui est adopté par treize voix* « *contre dix* » — ...

« Et c'est tout ??... — fit elle...

— « C'est tout !

« Tu avoueras que c'est un peu raide... ! — dit son mari.

« *M. Thebault propose un amendement*......

« Mais quel amendement ? — Il y en a autant que de mots dans un dictionnaire, des amendements !!...

« Et voilà ce qu'on appelle renseigner le public ?

« Car, enfin, il y a des gens qui s'intéresseraient à ce que j'ai dit...

« Ce sont des acheteurs du journal, des abonnés, peut-être...

« Ah ! ouich !... les abonnés, les acheteurs, on s'en moque un peu ! On imprime que j'ai proposé un amendement, qu'il a été adopté à une forte majorité et c'est tout.

« Avec cette phrase-là, j'ai l'air d'avoir baragouiné pendant quelques secondes seulement, tandis que j'ai parlé pendant un bon quart d'heure sans m'arrêter.....

« Ah ! ça sert bien à quelque chose de m'être donné de la peine pour développer ma proposition !

« Quand je recommencerai, il fera chaud ! »

M. Thebault était emballé ; il découvrit que c'était une manœuvre électorale, que le parti pris était évident, qu'on avait tout l'air de le traiter par dessous la jambe.

Mme Thebault ne songeait pas à le retenir, elle reconnaisait qu'il avait absolument raison. Elle était d'ailleurs aussi désappointée que lui,

car elle comptait bien trouver, imprimée in-extenso, l'allocution que son mari lui avait répétée presque en entier, en revenant du Conseil, vendredi soir à minuit.

M. Thebault conclut que c'était bien la dernière fois qu'il dépensait un sou pour cet inepte journal. Il ajouta que ses affaires l'obligeant à passer au Tribunal de Commerce jeudi prochain, il en profiterait pour aller trouver le Rédacteur en chef et lui dire ce qu'il pensait de ses collaborateurs. Ah! il ne lui mâcherait pas la cire à ce marchand de papier! . . . .

. . . .

M. Thebault n'ira pas au chef-lieu jeudi parce qu'il serait bien extraordinaire qu'une occupation imprévue ne le retienne chez lui ce jour-là ; de plus, comme le « Petit Echo » est bien informé au point de vue crimes, accidents et actes de courage divers intéressant la contrée, M. Thebault continuera à l'acheter.... il ne coûte qu'un sou.

LE 14 JUILLET

M. Thebault, rasé de frais, termine sa toilette.

Il a introduit, avec quelque peine, ses pieds dans des bottines relativement fines, qui le gênent un peu. Pour les rompre, il marche dans la chambre et l'on croirait, à l'entendre déambuler, qu'il y a une personne qui lui emboîte le pas : chaque talon frappe le parquet avant la plante du pied, ce qui fait deux bruits si distincts que M. Thebault en est gêné.

Pour être chaussé, M. Thebault n'est pas pour cela sur le point d'avoir fini de s'habiller. Aurait-il tous ses effets sur lui, il pourrait fort bien avoir encore pour une heure d'occupation

3.

à cette besogne s'il lui manquait son faux-col et sa cravate. Mme Thebault en sait quelque chose, aussi le presse-t-elle un peu.

— « Il est 8 heures et quart, mon ami.

— « Alors, j'ai le temps — répond M. Thebault — la revue n'est qu'à 9 heures.

— « Oui, mais à 9 heures précises — reprend sa femme. »

Le moment psychologique est arrivé :

M. Thebault en est à son faux-col.

Le premier ne va pas ; le second, pas mieux que le premier. Par un hasard providentiel, le troisième satisfait les désirs de M. Thebault.

Soulagée de l'appréhension qui l'étreignait, son épouse bénit la République qui protège ain s ceux qui la fêtent. Il y a plus d'un an que cette chance extraordinaire ne s'était présentée. La question de la cravate en est simplifiée : M. Thebault qui n'a pas été agacé par un essayage laborieux, n'aura pas de mouvements d'impatience quand sa femme la lui nouera et ce sera autant de gagné.

. . . .

9 heures moins v ngt.

M. Thebault est prêt.

Coiffé de son chapeau à haute forme, il met son pardessus d'été.

« — Ne le boutonne pas, surtout ! — lui recommande sa femme — pour qu'on voie que tu es en habit. »

Il aurait bien garde de le boutonner ; on dirait de suite qu'il l'a pris pour cacher une jaquette. Et puis, il n'est vraiment pas mal ainsi : sa chemise est d'un blanc éclatant, ses boutons d'or forment dessus de jolis petits points brillants... Eh ! eh ! avec un petit bout de ruban à la boutonnière..... ce serait même tout à fait bien. Un léger regret le fait soupirer.. :

« Quand on pense qu'il y a des concierges qui sont officiers d'académie ! »

9 heures moins le quart.

Mme Thebault est prête. Elle accompagne son mari jusqu'à la porte de la Mairie et l'y laisse : c'est ici que se forme le cortège du Conseil Municipal.

Ces Messieurs sont par groupes et causent joyeusement en faisant un bruit inimaginable. Ils ont aperçu Mme Thebault et la saluent pro-

fondément. M. Thebault est très touché de cette marque d'unanime politesse et, sans avoir l'air de l'avoir remarquée, serre plus affectueusement les mains de ses collègues, ces « chers amis ».

Quelques-uns regardent leur montre ; on va partir bientôt.

Un coup de canon coupe court à toutes les conversations et, des poitrines des vingt et un édiles, s'échappe un : « Ah ! » prolongé.

A ce moment, le Capitaine des sapeurs-pompiers donne un signal : les tambours de la compagnie exécutent un roulement brutal qui veut dire : « Garde à vous. »

Il semble que ces Messieurs du Conseil Municipal prennent ça pour eux : instinctivement, ils réunissent les talons.

Le Capitaine des pompiers lance un commandement à ses hommes et le Maire en profite pour dire à ses collègues :

« Messieurs, nous allons partir. »

C'est le signal d'un brouhaha indescriptible. On veut former sept groupes de trois — mais, par malheur, il y a M. Bermillon, un ancien con ser

vateur, qui se trouve être encadré par deux radicaux qui n'entendent pas qu'un rallié vienne les frôler pendant une manifestation républicaine.

M. Bermillon est un honnête homme, qu'il est agréable de fréquenter dans la vie privée, mais auprès duquel il serait dangereux de se montrer dans la vie politique.

On n'arrive pas à s'entendre :

« Marchez tout seul. » dit-on à M. Bermillon. Mais il refuse d'aller ainsi à la revue.

Les groupes se désorganisent, on élève la voix et le tumulte est à son comble quand M. le Maire, à qui le Capitaine des sapeurs-pompiers a fait comprendre que l'on était en retard, crie un :

« Placez-vous comme vous voudrez » qui contente tout le monde.

Le Maire s'est mis immédiatement derrière la musique des pompiers ; ses deux adjoints sont à ses côtés. Ces Messieurs ont quitté leur pardessus et sont ceints de leur écharpe. Ils sont en habit.

Le Capitaine des sapeurs commande d'une voix retentissante :

« En avant... marche ! »

Et la colonne entière s'ébranle au son d'un pas redoublé qui donne à tout le monde un air crâne de circonstance.

Les pompiers ont pris la formation de garde d'honneur, c'est-à-dire qu'ils encadrent le Conseil qui, lui, a pris une constitution violemment politique : derrière la Municipalité vient le groupe des quatre ralliés, que suit, très compact, se serrant les coudes au moral autant qu'au physique, celui des quatorze républicains. Un de ceux-ci, sanglé dans un redingote entièrement boutonnée, marche au pas en relevant la tète d'un air convaincu. C'est M. Rousset, le commandant en retraite, qui est furieux que ses collègues n'aient pas une allure plus militaire et se permettent de causer sur les rangs.

Le cortège descend ainsi la Route Nationale et se rend sur la place de la Révolution ou doit se passer la revue.

Sur les promenades, les gens endimanchés courent pour arriver avant le Conseil et jouir du coup d'œil de son entrée.

Le Soleil est de la partie.

Le Soleil est républicain.

La Compagnie des pompiers conduit le joyau qu'elle enchâsse à la tribune qui a été dressée spécialement pour la circonstance. Ces Messieurs prennent place, juste au moment où le Régiment débouche par la grande avenue....

M. Thebault, sous le dais de velours écarlate qui forme l'abri municipal, cherche des yeux Mme Thebault dans la tribune des places réservées.

Tout à coup, il l'aperçoit. Elle est, comme lui, au premier rang de sa sphère : à sa droite, est la femme du premier adjoint ; à sa gauche, la femme de M. le Maire.

M. Thebault est fier de cet entourage ; il fait un petit signe auquel sa moitié répond.

Les dames qui étaient autour de Mme Thebault la voyant faire un geste du côté de la tribune officielle, ont suivi ses regards et les leurs sont tombés sur leurs Messieurs réciproques. C'est alors un échange de sourires entendus, de mouvements de tête et de gestes de mains. Mme Bourrelle, qui est une petite méridionale exubérante, femme de M. Bourrelle, agent-voyer, est même montée sur sa chaise pour agiter son mouchoir.

Mme Thebault profite de l'inattention de tout le monde, pour faire comprendre à M. Thebault que sa cravate a glissé ! L'officiel M. Thebault répond imperceptiblement qu'il a compris et répare le dégât.

Pendant ce temps, le Colonel est arrivé.

Il est venu saluer la Municipalité alors que personne ne regardait de son côté.

Comme ce Colonel est un peu myope, il a fait avancer son cheval tout près d'un monsieur écharpé de tricolore qu'il avait aperçu au pied de l'escalier de bois de la tribune et, croyant avoir affaire au Maire en personne, l'a salué d'un grand coup de sabre dans le vide.

C'était le Commissaire de police qui, très estomaqué, a répondu à cette politesse, en se découvrant d'un geste large et en s'effondrant en une révérence qui semblait regretter de n'être pas plus profonde.

Le pauvre homme s'est, ensuite, précipité sur l'estrade pour raconter la mésaventure à M. le Maire, qui s'est tourné vers son Conseil pour lui dire d'un air démoralisé :

« Eh bien ! Messieurs, il vient d'en arriver

une belle!.. », et il a narré le regrettable incident.

Tout le monde en parle.

M. Thebault descend de sa tribune pour aller vers celle de ces dames à qui il détaille par le menu, d'un air de très importante tristesse, ce qui vient de se passer.

Cette malheureuse histoire, doublée de celle de la mauvaise qualité des eaux que la Ville fournit aux soldats, est capable de décider le Ministre de la Guerre à retirer le Régiment.

L'émotion est à son comble.

On ne prête plus qu'une attention secondaire à la revue.

Tous se disent qu'il est nécessaire que le Maire aille, avec la Municipalité, présenter ses regrets au Colonel.

Le Conseil tout entier propose de se joindre à eux.

Ils iront tous — ils iront tous!

Pourvu que le Colonel comprenne ce qui s'est passé!!

LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'ÉCOLE DES FILLES

Ce matin M. Thebault se met à table avec un air visiblement satisfait.

Avant de s'asseoir, il a déposé, sur le bureau, des feuilles de papier grand format ; il a placé dessus le presse-papiers fait d'une boule de verre dans laquelle il y a une petite maison suisse baignant dans de l'eau. — Quand on le remue la neige tombe sur la maison suisse.

« — Ton discours ? » interroge Mme Thebault.

« — Oui, répond d'un air détaché M. Thebault. — Je viens d'y faire les dernières retouches. »

Mme Thebault sait qu'elle n'a pas besoin de pousser plus loin ses questions ; son mari parlera tout seul après le premier plat — surtout si celui-ci lui agrée. Or, il y a aujourd'hui des soles frites et M. Thebault adore le poisson.

Le plat est servi et mangé, presque en silence. Mme Thebault dit quelques mots par ci par là, pour raconter « qu'il y avait, ce matin, un beau marché. — Qu'elle a eu ces soles à très bon compte.— Qu'elles sont surtout très fraîches... »

M. Thebault fait comprendre qu'il écoute et mange. Il suce consciencieusement les arêtes de son poisson et les place ensuite sur le bord de son assiette en recommandant de les faire mettre dans la soupe des chiens.

Les soles sont mangées. M. Thebault semble suivre son idée et dit à sa femme :

— « Oui — j'ai préféré ça.

« Je mets carrément les points sur les i et je fais une déclaration de principes en règle.

« Je sais qu'il y aura Garrin, le sénateur, et je veux qu'il connaisse nettement ma façon de penser. »

Mme Thebault approuve d'un « tu as rai-

son » et lui demande quels sont les principes dont il fera aujourd'hui la déclaration à la distribution des prix.

M. Thebault se lève, va déplacer le presse-papiers village-suisse, prend son discours, revient s'asseoir et, tournant les premiers feuillets, dit à sa femme :

« Je ne te lis pas le commencement, tu le connais.

« Voilà le passage que j'ai ajouté, tout à fait à la fin... »

A ce moment, entre la servante qui apporte le second plat.

M. Thebault relève la tête d'un air agacé et pose son manuscrit sur la table en attendant, avec une visible impatience, le départ de la domestique.

Mme Thebault sans se lever, fait une pile des assiettes sales, pour activer le service et, la porte se refermant, M. Thebault reprend ses papiers et cherche l'endroit où il commencera sa lecture :

« ... Voyons... — Ah ! voici le passage. — J'ai parlé, comme tu le sais, des idées avancées de notre pays et je continue par ceci :

« Oui — Mesdemoiselles — vous devez être « fières d'appartenir à cette race vaillante de la « riche Province du Poitou. Mais, si vous devez, à « juste titre, vous glorifier de votre naissance, « vous ne devez pas oublier que vous avez cette « gloire même à soutenir.

« Vous êtes nées pour la perpétuer à travers « les âges, vous avez été créées pour l'agrandir et « la fortifier.

« Vous avez un beau rôle, — Mesdemoiselles — ; « un rôle que tous les hommes peuvent vous « envier et, moi tout le premier... »

La servante entre à nouveau. Elle avait oublié d'apporter les cornichons.

M. Thebault dit à mi-voix à sa femme, en la regardant fixement :

— « C'est agaçant, à la fin : on ne peut pas être une minute tranquille, ici !! »

Madame Thebault prend les cornichons des mains de la servante et lui dit, sèchement, qu'elle la rappellera quand on aura besoin d'elle.

La porte de la cuisine se referme une seconde fois, mais M. Thebault hésite à continuer, agacé par cette dernière entrée. Son épouse le

décide en répétant les derniers mots du lambeau de son discours qu'il lui a lu : « et moi tout le premier ? » —

Toute sa personne semble être moralement accrochée aux lèvres de M. Thebault.

Enfin, il reprend :

« Vous avez un beau rôle, — Mesdemoiselles ;
« un rôle que tous les hommes peuvent vous
« envier et moi, tout le premier, vous reconnais
« humblement la supériorité criante que vous
« avez sur nous, celle de pouvoir donner le jour
« à des êtres qui feront, pour la plupart, des
« citoyens français.

« Il n'est pas un homme qui soit capable de
« rendre à la Nature le service que vous lui
« rendez.

« Mesdemoiselles, si la Nature a besoin de
« vous, elle vous est, aussi, reconnaissante. »

Madame Thebault approuve avec des gestes de silencieuse admiration.

— « Mais, à ce rôle si naturel que vous rem-
« plissez —, poursuit M. Thebault — doit s'ajou-
« ter pour vous un impérieux devoir qui naît
« des institutions libérales : n'oubliez jamais,

« Mesdemoiselles, que nous sommes en Républi-
« que, que vous êtes nées républicaines et que
« vous devez donner au Gouvernement des en-
« fants républicains.

« A ce propos, permettez-moi de vous citer la
« pensée d'un homme célèbre, pensée qui m'a
« servi de ligne de conduite depuis que je suis au
« monde. Qu'elle soit, pour vous, l'enseignement
« de votre vie :

« *Il faut — disait Robespierre — une volonté*
« *une !*

« *Il faut qu'elle soit républicaine ou royaliste.*

« *Pour qu'elle soit républicaine, il faut des*
« *ministres républicains, des papiers républi-*
« *cains, des députés républicains, un gouverne-*
« *ment républicain.*

« Eh bien, moi j'ajoute, après Robespierre :

« *Il faut des mères républicaines, pour donner*
« *aux enfants un biberon républicain !* »

« Vous allez, tout à l'heure, recevoir la récom-
« pense de vos travaux de l'année, Mesdemoi-
« selles ; vous aurez, ce soir, la liberté qui vous
« ouvrira la large porte des champs.

« Pendant que vous serez éloignées de l'Ecole,
« n'oubliez pas les paroles que je viens de pro-
« noncer et faites vous les loyales propagandistes
« de cette pensée élevée.

« Répétez-vous aussi, le matin en vous
« levant, le soir en vous couchant, les trois mots
« qui sont inscrits sur les frontispices de tous
« les édifices publics, depuis ceux des hôtels
« des Ministères dans leur royale architecture
« jusqu'à ceux plus humbles des prisons, répé-
« tez-vous — dis-je — les trois mots que le
« Monde entier nous envie :

« Liberté — Egalité — Fraternité. » et ajou-
« tez-y avec moi :

« Vive la République ! »

. . . .

Madame Thebault s'est levée, les larmes aux yeux. Electrisée par la littérature patriotique de son mari, elle vient l'embrasser fortement ; on sent qu'elle est de cœur avec lui. Elle se mouche, ensuite, bruyamment, essuie ses pleurs d'un rapide coup de mouchoir et dit, la voix entrecoupée d'une républicaine émotion :

« C'est très bien ! — Oh ! c'est très bien ! »

Monsieur Thebault ajoute, pour dissimuler son trouble :

« Garrin sera furieux. »

à Jules Renard

HISTOIRES SANS IMPORTANCE

UN BEAU COUPLE

Un beau couple, c'est le Président et la République.

Le premier a donné son portrait à la seconde — celle-ci lui a fait cadeau de son buste, en plâtre, fait par un monsieur connu.

Le portrait est dans la Mairie, accroché tout près du plafond.

Au dessous, est encadré, noir filet or, le discours du Président au banquet des Maires ; à droite, une grande affiche d'un appel sous les drapeaux ; à gauche, une autre grande affiche indiquant, par le menu, le traitement de la fièvre aphteuse ; en face, entre les deux

fenêtres, — le buste — lui aussi, tout près du plafond.

Il sourit au portrait, qui lui répond.

Ils ont l'air très heureux.

Un seul souci les préoccupe :

Le Président se demande s'il n'est que l'enfant de la République ou bien s'il en est le père.

La République éprouve la même perplexité.

A gauche, la vache aphteuse semble meugler : « On ne sait pas. »

LE PROVINCIAL

Le Provincial est toujours plus fort que les autres.

Il a été, autrefois, un « bon au billard ». Il joue encore de temps à autre mais ses séries ne sont pas brillantes. Préfère, aux effets, le jeu de bande, plus élégant et de meilleur ton — à son sens. Rate assez régulièrement, mais s'offre la revanche de dire qu'il est dans ses mauvais jours. D'ailleurs, le coup était toujours proprement joué ; il est même préférable qu'il ne l'ait pas réussi.

C'est aussi, le meilleur fusil de la contrée. N'y a-t-il pas de gibier, il en trouve, devrait-

il en inventer. Se répute pour ses coups de longueur et de surprise, pour son endurance à la marche, ainsi que pour les qualités extraordinaires de son chien, (race-quête-nez-rapport — obéit au doigt et à l'œil.)

A les meilleures terres, les plus beaux bestiaux, la propriété la plus agréable et la plus riche de tout le pays ; il reconnaît pourtant qu'il y a de bonnes terres dans son département qui est, sans contester, le plus fertile de toute la France.

Dit couramment qu'il est embarrassé de ses récoltes ou de ses fruits, mais oublie de faire de petits cadeaux qui ne lui coûteraient cependant pas beaucoup dans les heureuses conditions où il se trouve.

N'aime pas Paris, pour y habiter, parce que c'est une ville de fainéants.

La connaît sur le bout des doigts pour y avoir traîné ses guêtres deux fois dans sa vie (au moment des expositions) ; dit, quand même, « Son Paris » avec des yeux noyés de souvenirs (du temps où il n'a jamais été étudiant. — Ah ! les petites noces !).

Est encore tolérable quand il ne parle pas de

ses bonnes fortunes — ne l'est plus, quand il aborde ce sujet parce qu'il a eu trop de maîtresses passionnées et jolies en un laps de temps vraiment un peu court. En cause à mots couverts : alcôves capitonnées..... on est de suite, en pays de rêve ; à tout point de vue, c'est préférable.

Est en guerre avec le Conseil Municipal à propos d'une borne-fontaine qu'on refuse de placer en face de chez lui.

Ne connaît, en fait de littérature, que celle de son journal.

Ignore l'existence des bouquins qui, d'après lui, ne sont que les produits de cerveaux malades à l'usage d'intelligences déprimées.

Caractéristique générale : s'occupe toujours de politique.

Le Provincial s'y connaît un peu en tout et beaucoup en rien.

— Au demeurant, il est le meilleur garçon du monde, pourvu qu'on ne prête qu'une attention apparente à son débit.

LA PERMISSION DE L'ADJUDANT

Le fils arrive.

Comme le chemin de fer est à cinq kilomètres du village, le père a pris sa carriole et s'en est allé le chercher.

Pour la circonstance, il a quitté sa blouse, a mis un paletot noir qui le gêne énormément et a déroulé le tablier de la voiture.

Ce tablier, qui sert à garantir de la pluie les jambes des voyageurs, n'avait pas pris l'air depuis six mois.

Le fils, c'est l'adjudant, qui a une permission de quinze jours.

Le père, c'est un petit bonhomme, qui cultive

ses quelques champs sans l'aide de personne, pendant que sa femme s'occupe de la soupe et de la maison.

Les vieux ne gagnent pas gros, mais ils trouvent toujours le moyen d'envoyer, chaque mois, cinq francs à leur militaire.

*
* *

Le lendemain de l'arrivée du fils, de bon matin, avant le jour, le père a quitté la maison, la pioche sur le dos, pour aller biner sa vigne.

La mère a donné un coup de balai à la cuisine, qui sert en même temps de chambre à coucher, et s'occupe à faire reluire les bottines vernies de son sous-officier. Elle a, pour cela, une brosse et une boîte de pâte qui ne servent qu'aux rares jours où il vient les voir, — une ou deux fois par an.

— La brave vieille se dit que son fils « est un beau gars, qu'est aussi élégant que Monsieur le Comte lui-même. »

Sa besogne terminée, elle va prendre la culotte rouge, en drap d'officier, et la tunique retaillée qu'il a placées à la porte de sa chambre

— comme à l'hôtel, — et s'ingénie à en enlever la moindre poussière.

Elle remarque que les manches de la tunique sont doublées de soie blanche.

Elle les touche et secoue la tête, d'un air de dire :

« Ça c'est du beau, par exemple ! »

Elle replace ensuite le tout sur une chaise, va prendre — dans le bahut — deux serviettes bien propres, les étend dessus et les fixe avec une épingle.

Il est sept heures ! — Comme le temps passe vite ! —

Elle s'empresse de mettre du lait dans une petite casserole de terre, va tisonner l'âtre de la cheminée, en retire — avec les pincettes — la braise allumée qu'elle met en tas, place un trépied et y pose la casserole.

Comme ça, elle n'aura plus qu'à mettre du chocolat dans le lait, qui sera chaud, quand le fils se lèvera.

— Car il prend du chocolat, le fils.

Les soins de la vache l'appellent alors à l'écurie.

Elle se met un vieux tablier sale, prend une fourche et sort de la maison en refermant la porte avec précaution.

Elle y revient à 10 heures. Elle a eu le temps, de lever les œufs de ses poules, d'aller les vendre au village ainsi que les quatre livres de beurre baratté le matin même, de faire la litière de l'étable, de tirer de l'eau et de couper de l'oseille.

Elle arrive un peu essoufflée, juste au moment où le fils sort de sa chambre les yeux gros de sommeil.

Il lui bâille un bonjour fatigué tandis que la vieille, qui l'admire de pouvoir se lever si tard, s'empresse de lui verser un appétissant chocolat dans un bol fleuri d'une guirlande, au milieu de laquelle est écrit « Souvenir » en lettres d'or

Elle dépose sur la table un petit objet enveloppé dans un papier de soie, huilé par endroit. C'est un croissant qu'elle a acheté chez le boulanger, en passant.

Le fils s'assied et mange en demandant, d'un air important, des nouvelles du pays.

Il ne dit rien de la qualité de son petit déjeû-

ner, ce qui navre un peu sa vieille mère qui n'ose lui demander s'il le trouve à son goût.

La dernière bouchée avalée, le fils allume une cigarette qu'il tire d'un étui brodé qui hypnotise la vieille.

« On le lui a donné » — explique-t-il, détaché.

Enfin, il prend son képi dernier cri de la fantaisie et sort en disant qu'il va voir travailler le vieux.

Sa mère lui recommande de le ramener à midi pour déjeûner.

— On déjeune à midi, au lieu de dix heures, à cause du fils qui ne saurait manger plus tôt. —



Le brillant adjudant arrive dans la vigne et aborde le père d'un joyeux :

« Ah! Ah! on travaille ! » qui fait redresser l'échine courbée du paysan.

— « Eh bien ! mon fieu, on a bien dormi ? » dit le vieux en s'essuyant le front d'un revers de main.

« Comme d'habitude, — répond l'adjudant. Il fait beau aujourd'hui ! »

— « Pour sûr que c'est du beau temps ! Et du bon aussi ! » accentue le père qui se remet à biner entre les ceps.

Le fils, avise un fagot de sarments, le secoue d'un coup de pied et s'assied dessus en relevant, au genou, son pantalon qui est trop collant pour lui permettre de plier la jambe sans prendre cette précaution.

— « Si tu mettais ton mouchoir sous toi » hasarde le père timidement.

— « Pas la peine, pas la peine » répond le fils en posant ses coudes sur ses cuisses, pour regarder plus commodément travailler son père.

LE CHEF DE MUSIQUE

Il est reconnaissable à la place qu'il occupe au centre des cercles de musiciens : c'est le moins embarrassé et c'est le plus affairé.

Son instrument n'est ni à vent, ni à cordes —, il ne s'en sert que pour battre l'air de diverses façons.

Parfois il s'applique à nous faire croire qu'il l'a déposé sur une eau à peine agitée, qui le berce mollement ; — parfois, aussi, il nous le montre en proie à la plus épouvantable tempête qui se puisse imaginer.

Ce sont précisément ces moments que tous les instruments choisissent pour tirer de leurs entrailles les sons les plus assourdissants. La

figure du chef prend, alors, des aspects terrifiants : ses sourcils s'abaissent jusqu'à faire croire qu'ils vont prendre la place du menton, ses yeux luisent d'une flamme étrange, ses dents grincent et contribuent au concert général des cuivres et des bois. Les bras du malheureux possédé s'agitent en ailes de moulin à vent, ses pieds frappent la terre avec fureur, son être entier a des transports inconsidérés.........

Tout à coup, il paraît être saisi de remords ou de fatigue. Un geste — et tout rentre dans l'ordre à l'exception d'une flûte qui s'obstine sur un motif difficile. Le bâton du chef d'orchestre n'en est pas contrarié ; il semble même suivre avec un intérêt non dissimulé les moindres notes de son frère en morceau de bois. Quand la roulade est terminée, les parties silencieuses de l'orchestre reprennent, comme par enchantement, le dernier motif et le morceau continue, paisible ou disloqué, calme ou plein de coliques.

Le chef de musique n'a qu'un trac.

A la minute qui précède la première note du morceau il se dit : « Voyons, sont-ils prêts?... Vont-ils vouloir attaquer ?... ».

C'est la période des accrocs imprévus.

Il commence alors ses exhortations, devient persuasif, persuadé — et fait des appels pressants de bâton sur le pupitre.

Enfin, après avoir imprimé un tas de petits mouvements à son instrument, il fait un geste de la main gauche qui semble apaiser le silence même et finit par décider ces Messieurs à commencer à servir à quelque chose.

Le premier pas est fait.

Le chef de musique est tranquille.....quoiqu'il arrive, ils continueront.

LE PISTON SOLO

Le Piston solo est un homme gros à figure apoplectique.

Les sourcils qui couronnaient autrefois ses yeux, ayant jugé la place intenable, ont déserté la position, ennuyés qu'ils étaient par la poussée constante d'une sueur qui perlait toujours. Ils ont laissé, à ce qui fut leurs racines, deux accents circonflexes caméléon : en temps de froid, ils sont blets comme un menton de vieille femme et, en période de chaleur, ils deviennent orangé comme un morceau de saumon de conserve.

Le Piston solo est un homme gros à figure apoplectique.

Au moment des accords généraux, il fait des pizzicati pépimenteux ou des roulades savamment tourmentées, qui ne sont nullement dans e programme. Quand arrive son tour de souffler — quand c'est écrit — on l'aperçoit qui rompt la régularité du cercle des musiciens en remuant imperceptiblement les coudes pour écarter ses voisins.

C'est le moment où rejetant la tête en arrière, il sort de son faux-col un œsophage visiblement annelé et met à l'aise ses artères.

Il aspire alors fortement, comme à regret, — ennuyé d'être quelqu'un... ; — par hasard, il se trouve au premier rang, bien en vue.

Lentement, il porte l'embouchure de son instrument à ses lèvres, les ouvre goulûment comme pour l'avaler, la rejette ensuite comme un gros noyau trop longtemps sucé, puis, décrivant, d'un savant mouvement circulaire de langue, le tour de l'orifice de son piston, serre les lèvres, dont on n'apercevra plus que la fine commissure, y applique éperdûment l'embouchure de son cuivre et... le Piston solo, qui est un homme gros à figure apoplectique . . . .

semble tirer, plutôt que pousser hors de son instrument des sons coulés qu'il sépare par des lacunes bizarres.

Le Piston solo est un virtuose qui met des H aspirées devant chacune de ses notes.

LE TROMBONE A COULISSE

Le trombone à coulisse est un joyeux luron qui joue du ressort à boudin par petits coups secs qui allongent ou raccourcissent son cuivre comme un tuyau de suspension à gaz.

Je ne l'ai jamais entendu, mais je l'ai vu jouer.

Il est très drôle.

De plus, il est très propre : toutes les cinq minutes, il abandonne son rôle pour enlever la partie inférieure de son instrument. Il la renverse, en fait couler un liquide qui ressemble à de l'eau, puis, tranquillement, la remet en place et continue consciencieusement à approvisionner son petit réservoir.

LA PETITE FLUTE

Une rouée qui sait ce qu'elle vaut.

Elle est acide comme un citron et monte si haut dans ses notes qu'on n'est plus capable de les distinguer les unes des autres.

Elle se moque un peu de l'énorme basse de cuivre qui se trouve en face d'elle et qui est toujours occupée à déloger le chat qu'elle a dans la gorge.

Toutes les bonnes de la garnison raffolent de la petite flûte.

Son rôle, dans ce concert, est très important

LA GROSSE CAISSE

La grosse caisse est un homme qui est enceinte de quelque chose d'énorme.

Sa gestation est très avancée.

Il semble, à chaque minute, qu'il va mettre bas ; mais au moment où on le croit très malade, il frappe avec une joie délirante sur sa proéminence qui résonne comme une église vide.

Son instrument lui sert aussi de pupitre ; il y dépose son carton à musique sur lequel louche, avec une insistance exagérée, son voisin :

LES CYMBALES

Le dispensateur des éclats de tonnerre et du tintamarre des batailles

C'est pourtant un être qui parait, au premier abord, ordinaire ; n'était son application visible à saisir l'instant propice pour se faire entendre, on le croirait ainsi.

De temps à autre, il remplit l'office de « triangle » ou de castagnettes.

Le brave homme que je connais est un maître en ces instruments.

On l'a choisi robuste, à poumons sains et exercés. Il est sobre et a tout ce qu'il faut pour vivre encore de longues années.

LA CLARINETTE

La clarinette est un instrument qui change son organe pour en imiter un autre.

Elle n'y parvient pas, ça l'ennuie.

Elle s'acharne cependant et en arrive aux pires conséquences, qui se traduisent par une brusque extinction de voix qui lui fait dire distinctement :

« Flûte ! »

LE BROCANTEUR

J'ai fait sa connaissance d'une façon très extraordinaire.

Dernièrement, un matin, je fus tiré de mon travail par des cris qui partaient de la cuisine.

En un bond je fus sur le lieu du sinistre.

Je vis la domestique qui hurlait en courant après un être vivant dont j'aperçus, tout juste, le morceau du vêtement fourré, à l'instant précis où son propriétaire finissait d'escalader mon mur.

La servante me cria, comme si j'avais été sourd, que « c'était encore ce cochon d'Isaac qui venait de lui voler une de ses côtelettes. »

« — Sous mon nez, Monsieur ! »

Sans m'arrêter à cette anomalie d'anatomie, la fureur me gagnant, je courus chez ce voleur d'Isaac.

C'est un brocanteur, dont la boutique est dans ma rue.

Je ne pus ni sonner, ni frapper car l'entrée de son immeuble n'a ni sonnette, ni marteau ; je poussai la porte qui me sembla branlante dans ses gonds.

Je vis, dès le premier coup d'œil, que je n'entrais pas dans une habitation confortable.

Il n'y avait pas, à proprement parler, de mobilier. Je devinai, cependant, une chaise et me promis même, sur-le-champ, de me passer de ses services si, par hasard, son propriétaire m'invitait à les utiliser.

Elle avait un membre très atrophié et un autre qui manquait en partie, ce qui contrariait étrangement son équilibre.

Tout à coup, la tête du Seigneur du lieu émergea d'un tas énorme de ferrailles, à côté duquel il y avait un autre tas composé de lambeaux de vieilles étoffes et de peaux de lapin retournées.

L'aspect de la pièce n'était pas gai.

Je dis à brûle-pourpoint à mon interlocuteur :

« — On vient de voler une côtelette chez moi. »

« — Oh ! Monsieur quel grand malheur ! » me répondit-il.

Sa figure respirait l'honnêteté.

Je me dis que je ne pouvais pas avoir un coupable devant moi.

A la porte, un timide miaulement venait de se faire entendre. Le bonhomme s'en fut ouvrir et, se confondant en excuses, me dit :

« Mon pon Monsieur, che crois que ç'est mon
« tiaple de chat qui vous a joué ce mauvais
« tour. »

Je vis, effectivement, à ses pieds, un chat qui faisait un bruit de rouet et qui tenait entre ses dents un os nettoyé de toute viande.

Le père Isaac, tout en continuant d'égrener le chapelet de ses condoléances, se baissa péniblement et s'empara du reste méconnaissable de la côtelette qu'il me présenta généreusement. Comme je le refusai, le bonhomme n'insista pas ; — il essuya quelque peu l'os de ma malheureuse domestique avec un coin de son paletot, ouvrit un grand sac à moitié plein et l'y jeta

en me remerciant obséquieusement de ma générosité.

Je m'aperçus alors que le père Isaac devait être enrhumé du cerveau : il articulait les *b* comme les *p*.

J'en acquis la certitude quand je vis qu'il portait à l'extrémité du nez, — tel un Peau Rouge — une perle allongée, couleur caramel foncé.

LE CHAUFFEUR

Bipède à pelage très fourni, ressemblant à un ours, quand il ressemble à un être vivant — et à un paquet de saletés quand il ne ressemble à rien.

A les yeux vitreux, — sans paupières —, à regards fixes.

Dégage, derrière lui, une odeur nauséabonde — sui generis — qui fait que les aveugles peuvent le reconnaître de très loin.

Ce genre de plantigrade a deux particularités :

1° Celle de courir sans motif d'une façon tout à fait désordonnée.

2° Celle de s'arrêter, sans savoir pourquoi, pendant des laps de temps assez longs et parfois très fréquents.

LES FŒTUS

Il en est de deux tempéraments.

Les uns rieurs, les autres maussades.

Ils ont tous de la peau à en revendre ; tant, même, que ne sachant quel usage en tirer, ils l'ont plissée partout, ce qui leur donne des airs de reinettes en février.

Il vivent dans des bocaux

La plupart commencent par être aquatiques — ils deviennent ensuite amphibies sans changer de forme.

Il n'est cependant pas rare d'en trouver d'aériens.

Les individus de cette espèce se distinguent

des autres par la couleur verte ou brune de leur extérieur. Leur aspect est celui de gens fatigués. Ils ont la tête inclinée sur la poitrine, ce qui contribue à leur donner un air réfléchi, incompatible avec la pose qu'ils ont adoptée.

XXX

J'arrive de Paris — où j'ai été convoqué comme témoin dans une histoire de drame passionnel.

Avant l'affaire au sujet de laquelle je devais être entendu, j'en entendis appeler trois autres.

Une, parmi celles-ci, me prouva que je n'étais pas très au courant de la dernière édition de l'Histoire Naturelle.

Malgré le trouble intellectuel causé par mes modestes débuts à la barre de déposition, j'avais remarqué deux personnages au banc des accusés :

Un homme qui, bien qu'assis, me paraissait assez grand — et une femme.

L'homme était brun, à figure glabre. Sa mise soignée dénotait l'exagération d'une mode un peu voyante. Il tenait à la main un chapeau de feutre de couleur beige.

La femme était gentille mais semblait être très fatiguée. Elle paraissait connaître la vie à fond.

Cédant à la curiosité, je me tournai vers mon voisin et lui demandai quel était ce prévenu :

— « Un maquereau », me répondit-il sans broncher.

Je ne comprenais pas.

— « Et la femme qui est à côté de lui ? » insistai-je.

— « Sa grenouille » — me lança-t-il, cette fois d'un air agacé.

Voilà des animaux qui nous ressemblent rudement.

LE COUCOU

M. Ledru, le pharmacien, se lève tous les matins à six heures

Il sort de six heures et demie à sept heures et demie.

Mme Ledru, qui a vingt ans de moins que son mari, qui est une jolie trentaine, blonde et grassouillette, en profite pour se mettre en travers du lit ; — ainsi placée en diagonale, elle dort jusqu'à neuf heures.

M. Ledru n'y voit aucun inconvénient :

« Chacun a ses habitudes n'est-ce pas ? »

Mais, ce matin de fin d'avril, Mme Ledru a été prise d'une fringale d'air frais et de senteurs

printanières. Au moment où M. Ledru s'est tiré du lit, elle a sauté allègrement sur la carpette de peau de chèvre, a posé le bout de ses pieds dans ses mules et, d'un air décidé, a dit à M. Ledru :

« — Ce matin, je sors avec toi. »

. . . .

Ils sont partis, Mme Ledru rosée par un soleil encore tout jeune, s'enivrant d'une brise qui lui fait battre les narines, — M. Ledru bornant ses observations au bien-être que procure une course rapide avant la chaleur.

M. Ledru ne dit rien ; il a tellement l'habitude d'être seul à cette heure du jour, qu'il ne peut se figurer que sa femme l'accompagne aujourd'hui.

Au bout de vingt minutes de marche, Mme Ledru sent s'évanouir sa belle humeur de saison neuve. Tout en trottant, elle réfléchit qu'elle a fait une sottise de s'offrir la satisfaction d'une lubie si matinale.

Le Soleil monte rapidement et lui rend plus cuisants les regrets de sa mésaventure.

« Si seulement, — pense Mme Ledru, on rencontrait le Régiment ! »

Mme Ledru adore l'Armée ; quelques uns de ses représentants le lui rendent d'ailleurs largement. M. Ledru, qui ne veut pas déranger la quiétude ordinaire de son esprit, se sent toujours disposé à abandonner l'Armée entière à sa femme. . . . .

Ils arrivent, ainsi, près d'un petit bois.

Les feuilles ne sont pas encore poussées, mais dans l'herbe il y a des printemps et des violettes.

Un bruit d'ailes fait lever la tête aux deux promeneurs.

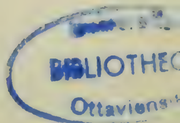
Ils voient un oiseau gris-brun foncé, qui s'envole comme un épervier et qui, d'un savant coup d'aile, va se poser sur une branche à cinquante mètres d'eux.

Avant que M. Ledru l'ait reconnu, il se tourne vers lui et, content d'avoir trouvé un mot intelligent, lui chante par trois fois :

« — Coucou ! »

Du ton qu'il emploierait s'il pouvait lui dire :

« — Ça y est, mon vieux ! »



M. Ledru fronce les sourcils et glisse un coup d'œil inquiet à Mme Ledru, qui baisse le nez et rosit un peu plus en cueillant une primevère.

Du côté de la ville, on entend une marche militaire.

C'est le Régiment qui sort de la caserne.

« Ils vont sur la route de Marmillon », dit Mme Ledru, pour rompre le silence.

L'HUITRE

Un être calme, dont la vie est l'image de l'immobilité.

Très attaché au sol qui le voit naître, quand il le quitte, il se trouve dépaysé et bâille d'ennui.

N'est pas méchant, n'est pas bon, ne dit rien, ne fait rien ; c'est une huître.

Dans les pays où il n'y a pas d'almanach, il sert d'indicateur des marées.

C'est le niveau d'eau des océans.

LE HÉRISSON

Ce n'est qu'un cobaye dont les poils se sont rigidifiés.

Il n'aime pas les lapins et leur joue parfois le mauvais tour de s'introduire dans leurs trous.

C'est un farceur, mais un farceur très susceptible.

Il ne comprend point beaucoup nos façons de vivre, déteste le flafla et le bruit des fêtes, et a horreur de la publicité.

On peut dire que c'est un grincheux.

Si vous voulez faire une petite conversation avec lui, il vous faudra prendre des précautions infinies pour l'approcher. Encore ne serez vous

pas certain de ne trouver, à la place où vous l'aurez aperçu, qu'une grosse châtaigne avec sa gangue, qui ne répondra pas du tout à vos avances.

LE CHAPON

On lui a coupé la crête quand il était encore petit poulet et, de suite, la Nature s'est enrichie d'un troisième sexe :

Le coq — la poule — et le chapon.

Le chapon ne reproduit pas, mais il engraisse rapidement.

Il est modeste.

Il est, aussi, très candide.

Ainsi, il n'a jamais pu comprendre pourquoi le coq de la basse-cour se mettait parfois à courir de travers, à petits pas précipités en se dirigeant vers une poule. Il l'a vu baisser la tête, hérisser les plumes de son cou, se jeter

avec colère sur une innocente poulette noire qu'il forçait à s'aplatir....., il s'est approché plusieurs fois pour examiner ce qui allait se passer... il n'a rien vu.

Sa présence, d'ailleurs, n'était pas gênante car on l'a toujours laissé bien tranquille ; le coq et les poules savent qu'il n'a pas d'importance :

Ce n'est plus un enfant et ce ne sera jamais un homme.

LE SANGLIER

A Octave Mirbeau.

Depuis 10 heures du matin la chasse donne à plein.

Dans une heure la nuit tombera.

Les piqueurs sonnent.

La meute s'est, décidément, bien comportée. Elle conduit, maintenant, avec une sûreté académique. Les limiers sont mêlés au gros du chenil.

Tout va. — Tout va.

Ça sent la curée.

Un kilomètre en avant, le sanglier fend le bois tout droit, traverse les routes, saute les chemins, ne connaît pas de buisson pour l'em-

pêcher de passer. C'est à peine s'il évite les arbres dont il frôle l'écorce de sa rugueuse toison.

Il n'ose plus se reposer, il sent qu'il ne pourrait plus repartir.

Tout à coup, bien décidé, il fait un crochet.

Allons — puisqu'il faut mourir, il mourra, — mais à sa guise. Il connaît un endroit convenable, bien fait pour une séparation puisqu'il a été celui d'une rencontre.

Il y arrive : de son œil déjà voilé de sang, il inspecte ces lieux qui furent un morceau du cadre de sa vie ; il s'arrête un instant, mais ses jambes flageolent. Il a juste le temps de se remémorer que l'été passé il y a vu courir de petits marcassins noirs rayés de blanc, — qu'à quelques sauts d'ici est un champ de topinambours dans lequel il allait faire sa nuit très souvent...

Ses yeux clignotent, comme d'émotion.

La vie est bête. . . . . .

Un chien arrive, puis deux, puis la meute entière... ici, dans son enceinte, dans son endroit préféré !

Ah ! non, non, — c'est trop de toupet par exemple !

— Les chiens gare à la bête ; il va vous cuire d'être si pressés.!!!

Han! Han! Hoouf! les boutoirs marchent et les assaillants tombent.

« Vous voulez mes entrailles, gueulards ?

« Marions-les aux vôtres!

« Donnant, donnant. Votre compte pour le mien. »

Enfin, le sanglier s'arrête.

Avant sa mort il a tenu à faire ses comptes d'enterrement.

Ses yeux ne voient plus. Ne pouvant plus viser son but, il ne frappe plus — il ne veut pas être ridicule.

La roquaille est pendue à ses oreilles. C'est trop souffrir, vienne le piqueur qui le délivre.

Les invités sont là.

La curée est superbe.

Il y a une jolie petite femme blonde, à cheval, entourée de gens en rouge qui la courtisent.

Elle regarde le sanglier qui va lui fournir, comme les hommes, son trophée d'admiration.

Ne pouvant lui offrir des bijoux, il lui donnera sa patte fleurie de sang.

La mignonne comtessinette s'exclame :

« — Oh ! la sale tête qu'il a ! »

Sans songer que Monsieur son père est près d'elle et qu'elle ne lui ressemble pas du tout.

LA COCCINELLE

J'ai, dans mon jardin, un rosier au ras du sol, qui fleurit des roses couleur chair.

J'ignore son nom, parce que je me refuse à me donner la peine de salir d'un état-civil discutable un être qui s'habille de lambeaux de nuages sur lesquels une aurore tendre a déteint.

Je viens de trouver, sur le satin d'un de ses calices, une tache qui m'a beaucoup intéressé.

C'était une goutte de vernis rouge, sur laquelle des mouches avaient fait des chiures, qui roulait très doucement sur un pétale, en compagnie d'une goutte de rosée. Toutes deux allaient vers le cœur de la fleur.

Je suis resté quelques instants sans les voir ; puis la petite goutte rouge reparut, vint sur le bord du pétale et regarda le vide qui se creusait devant elle.

Elle remuait en tous sens un petit point noir situé quelque part autour d'elle et semblait très ennuyée d'un contretemps que je ne devinai pas.

A mon grand effroi la goutte de vernis se fendit exactement en deux et tomba dans le vide.

Mais je vis, de suite, qu'elle avait pris ses précautions car elle s'arrêta avant d'avoir touché le sol et, d'une poussée rigide, alla se buter, on aurait dit étourdîment, contre une autre fleur à laquelle elle se colla.

C'est une petite bête, qu'on dit être de la bergerie du bon Dieu, que nous avons nommée : Coccinelle.

Si toutes les roses avaient des noms dans le genre de celui-ci, je n'en ignorerais pas un.

L'ÉLÉPHANT

L'éléphant est un animal qui s'étonne beaucoup d'être un objet de curiosité.

Il ne s'explique cette attention exagérée que par le mauvais tour que la Nature lui a joué en le nantissant de deux queues, au lieu d'une, et en compliquant cette innovation d'une transposition qui le rend ridicule : on lui a placé la plus grosse par devant.

Il se dit que, n'était l'incommodité que cela lui créerait, il se déciderait presque à marcher à reculons.

Il ne se croit pas d'une taille au-dessus de la

moyenne, parce qu'il ne se voit qu'avec des yeux tout petits.

On peut dire que l'éléphant est un animal européen. Il y en a beaucoup plus dans nos pays civilisés que dans les grandes forêts sauvages de l'Inde ou de l'Afrique.

LA TORTUE

Croyez-vous qu'elle se presse?

Pourquoi se presserait-elle? Elle est toujours certaine d'être à l'heure pour rentrer.

A ses amis elle dit qu'elle a abandonné les sports rapides depuis son record du championnat que tout le monde connaît.

Tous ses actes s'inspirent du principe de « qui va doucement...... », aussi la tortue atteint-elle les âges les plus avancés, tout en conservant un aspect de jeunesse vraiment extraordinaire : à cent ans, elle n'a même pas une malheureuse ride.

LE CRABE ET L'ÉCREVISSE

Ce matin la servante a rapporté du marché un douzaine de crabes.

J'eus la curiosité de savoir s'ils comprenaient le langage des écrevisses.

Je pris, par la carapace, le plus beau d'entre eux et, tandis qu'il essayait maladroitement de me pincer les doigts, j'allai sur le médaillon de gazon de mon jardin, au milieu duquel coule un filet d'eau claire où j'ai une réserve d'écrevisses dans une nasse d'osier.

Le crabe déposé sur l'herbe, j'ouvris le panier et pris au hasard une de mes pensionnaires, que je plaçai en face de son visiteur d'eau salée.

La conversation sembla, d'abord, ne devoir pas s'engager entre eux.

Ils se regardaient sans bouger, en supputant ce qu'ils allaient se dire.

Tout à coup, l'écrevisse, — qui se sentait, après tout, beaucoup plus chez elle que l'interwiever que je lui imposais, — susurra entre deux petites baves bulleteuses, un :

« Comme vous êtes plat, mon ami », qui rompit la glace.

— « Possible, répartit le crabe vexé, mais si je suis plat, tu as l'air d'un vrai boudin.

« D'ailleurs, je te connais, vieille lorette ; — le homard, un jour, m'a parlé de toi... Le homard !!.. tu ne connais pas le homard ?.....

« C'est un type qui te boulotterait en cinq secs, à qui tu ressembles à peine et qui est au moins trente fois plus gros que toi.....

« Et puis, tu sais, tout plat que je suis, je ne te crains pas.

« Moi, je ne sais pas reculer !! »

Sur ces mots, le crabe leva ses deux pinces ouvertes et, jugeant que sa menace avait dû produire son effet, se retira en marchant de côté, très

en colère, l'aspect général dénotant une fureur très marquée.

Je vins reprendre l'écrevisse, que cette sotte dispute avait un peu abattue. Elle me paya de reconnaissance en claquant trois fois de la queue avec le bruit que fait la langue d'un Monsieur que je connais beaucoup, chaque fois que ce brave homme goûte un vin ou une liqueur agréable.

L'ÉPINOCHE

Je pêche à la ligne environ trois fois par an —, les trois jours de l'année pendant lesquels je ne sais que faire.

Je ne suis généralement pas très heureux.

Dernièrement, — agacé de l'immobilité absolue du bouchon —, je m'étais étendu à plat ventre, sur le bord de l'eau, la tête du côté du ruisseau, les pieds dans le pré, ma gaule près de moi — à droite ; mon chien dans la même position — à gauche. Nous formions ainsi trois lignes parallèles.

Mon chien ne bougeait pas plus que ma ligne et moi pas plus que mon chien. Mes deux compagnons dormaient à poings fermés.

J'allais les imiter, quand mes yeux, qui regardaient l'eau sans savoir pourquoi ils s'y étaient fixés, distinguèrent, à deux ou trois pieds de la surface, un petit fuseau d'un brun verdâtre, long de quelques centimètres, sur les côtés duquel de petites hélices à peine visibles tournaient à toute volée. Malgré le mouvement vertigineux de ces appareils propulseurs, le fuseau ne bougeait pas et ressemblait, à s'y méprendre, à un petit poisson de zinc oxydé.

Tout à coup, mon petit poisson en zinc fit un bond, qui se réduisit, par suite d'un arrêt brusque, à un déplacement de quelques centimètres. — Il paraît même que c'était plus qu'il ne fallait pour ce qu'il voulait faire, car il battit en retraite, imperceptiblement, sans avoir l'air de rétrograder.

Ce manège ne dura pas, car il revint à son idée première : refit, sans trajectoire, — toujours en zinc rigide, — un autre bond horizontal, suivi de deux autres, et fut à une longueur d'une énorme souche moussue et pourrie qu'il considéra en connaisseur. Il semblait se dire qu'elle ne lui échapperait pas.

Sa proie était trouvée, il l'attaqua sans hésiter.

D'un jet brutal, il alla frapper du nez contre elle.

Ce choc le fit rebondir à sa première place.

Il examina de nouveau son butin.

A cet instant, j'eus réellement peur pour la souche.

Il recommença trois fois son assaut, tandis qu'une petite fumée noire, qui indiquait évidemment que l'attaque avait été effective, s'échappait en panache du point de contact choisi par l'envahisseur.

Voyant que son ennemi était trop ancré dans ses positions, mon petit poisson de métal se ravisant, se précipita inconsidérément dans la fumée noire et disparut un instant.

Quand je le revis, il laissait échapper de sa bouche d'infimes petites bouffées brunes que indiquaient qu'il avait commencé son festin.

Ne voulant pas voir la fin de la souche, je déçidai de quitter les lieux.

Pour ne pas interrompre le combat, je me mis à m'éloigner insensiblement — tout d'une pièce

— m'aidant de mes mains — en rampant à reculons.....

Tout à coup je m'aperçus que j'imitais mon épinoche...

J'eus peur de manger des souches et, sifflant mon chien, rentrai rapidement chez moi.

LA CIGOGNE

Un animal qui déteste se presser.

Il vit tantôt sur une patte, tantôt sur une autre, rarement sur les deux à la fois et s'acclimate un peu dans tous les pays.

Est carnivore quand on lui donne de la viande, piscivore quand on lui présente du poisson, herbivore quand on ne lui offre rien du tout.

N'est pas susceptible de services publics.

Paraît être un profond penseur, un philosophe qui la connaît, tandis qu'en réalité il n'est rien de tout cela.

LES SANGSUES

Conte bleu.

Il y avait une fois un Ruisseau clair — large d'une aune — qui chantait des notes de cristal sur des cailloux polis.

Il s'abreuvait de l'eau d'une Fontaine qui semblait un petit miroir tombé sur un lit de mousse d'un vert éclatant.

Malheureusement ce petit miroir était si près d'une ville qu'un jour maudit vint ou le Maire de la Commune, pour s'attirer les bonnes grâces de ses administrés, le fit mettre en prison sans motif.

On l'entoura d'un affreux mur de pierres,

qu'on coiffa d'un dôme oriental de style horrible.

Le pauvre petit miroir ne s'en consola pas.

Ne pouvant s'échapper de son cachot, il avisa une petite fente, formée par deux pierres mal scellées, de laquelle il se servit pour envoyer un de ses plus minces filets conter son infortune à sa vieille connaissance, le Ruisseau.

Celui-ci — ne pouvant rien faire pour délivrer son si généreux ami d'autrefois — jura de le venger.

Il avait son plan :

Il se mit à faire croupir l'eau qui lui restait encore et, en peu de temps, de légère et gamine qu'elle était, il la changea en un liquide noirâtre et nauséabond.

Il couvrit ensuite ses jolis cailloux blancs d'une boue visqueuse et empestée d'où il faisait échapper de grosses bulles qu'il envoyait crever à sa surface.

C'était sa façon d'exhaler sa colère.

... Il advint que des maladies se déclarèrent parmi les habitants des maisons qui voisinaient avec lui. Leur nombre devint même si considérable qu'on les qualifia d'épidémie.

Le Ruisseau vengeait la Fontaine.

Les autorités s'en émurent et des Messieurs vinrent de Paris pour examiner les lieux.

C'étaient des gens qui faisaient, paraît-il, un commerce de salubrité.

Après avoir inspecté les maisons contaminées, s'être enquis de l'alimentation et de la façon de vivre des habitants, ils firent une promenade qui les conduisit au Ruisseau.

Quand il le virent, ils furent si unanimement ahuris, qu'on n'entendait plus sortir de leur bouche antiseptique que des exclamations dans le genre de celles-ci :

« Oh! Oh! c'est une honte!! — C'est dégoûtant!! — C'est une peste!! — Il y a de quoi faire mourir un régiment de cochons!!!... »

On ordonna de curer le Ruisseau au plus tôt et on fit mettre, sans plus tarder des hommes à l'ouvrage.

Savez-vous ce qu'ils ont trouvé au fond?...

Tous les points d'exclamation qu'avaient laissé tomber les Membres de la Commission d'hygiène.

Tous, sans exception.

Et il y en avait !!!...

Seulement ils ne se tenaient pas comme ceux que j'ai mis à la phrase qui précède celle-ci.

Ils étaient allongés sur la vase ; on les aurait cru morts. Ils ne l'étaient cependant pas car ils s'étiraient et se renflaient comme de vrais morceaux de caoutchouc.

LA TAUPE

Elle a fait ses études à Polytechnique et — comme elle a beaucoup travaillé — elle a presque perdu les yeux. Elle est obligée de regarder de très près pour voir ce qu'elle fait.

Sa myopie est si exagérée que l'usage de tout instrument lui est absolument interdit ; aussi ne se sert-elle que de ses pattes pour construire ses tumulus et creuser ses caves.

LE HIBOU

C'est un vieux chouan, qui survit aux guerres de Vendée et que les Républicains n'ont jamais pu réduire.

Il semble toujours gelé, malgré son duvet moelleux et ses plumes abondantes.

C'est un vieil ascète, pas malfaisant, qui doit avoir souvent le ventre creux.

Quand vient le soir, il pousse son vol ouaté sur les églises ou les châteaux en ruines — et là, pour embêter l'Humanité, il hulule son nom avec un tremblement dans la voix :

Hiiii-i-bou-ou-ou-ou !

LE MOINEAU

Est — comme le champignon — à génération spontanée.

Les mères de famille doivent, cependant, se garder de fixer trop souvent l'attention de leurs enfants sur ses ébats, sous peine de leur faire perdre l'illusion d'être nés sous des choux pommés.

LE PERROQUET

Je ne veux rien dire de lui — il le répèterait en écorchant les mots.

LE PIC

C'est un oiseau vertical.

Il n'est autrement que lorsqu'il vole.

Il s'amuse alors à faire du tangage.

J'avais un ormeau d'une poussée superbe.

Cet animal là ne s'est-il pas avisé de faire un trou dedans?

Pourquoi?

J'ai voulu tenir le renseignement de lui-même, mais je n'ai pu l'approcher à portée raisonnable de la voix.

Chaque fois que j'ai tenté cette chance, il s'est sauvé en gloussant de rire et en faisant la chaloupe.

C'est un type un peu bizarre.

On m'a dit qu'il était furieux de deux choses : d'avoir le nez trop long, ce qui le faisait ressembler à une cigogne — et d'avoir les pattes trop courtes, ce qui le faisait rager de ne pouvoir être classé parmi les échassiers.

Il y a plusieurs espèces de pics.

Le plus gros est le pic-vert — vient ensuite le petit pic vert et rouge, enfin le pic du terrassier et la dame de pique.

Les premiers ne sont pas dangereux.

Il n'en est pas de même de la dernière espèce.

LE ROITELET

Une toute petite feuille sèche qu'un vent capricieux fait traîner au ras du sol.

Une touffe de mousse, une brindille l'arrête brusquement.

Si c'est une souche qu'elle rencontre, elle y musarde jusqu'à ce qu'un autre petit coup de vent inattendu la pousse ailleurs.

Quelle drôle de petite feuille sèche qui a toujours la queue en l'air!

LES CAILLES

Il a fait une chaleur étouffante.

Pendant la journée elles ont fait une partie dans un champ de trèfle incarnat.

Mais voilà, la partie a été longue et une des leurs a emprunté de l'argent qu'elle ne peut pas rendre.

Les cailles sont écœurées de cette conduite.

Elles se sont séparées en se donnant un mot d'ordre.

Elles s'en vont, par le creux des sillons dés-séchés, — faisant de petites étoiles sur la poussière chaude, — le dos arrondi, la tête basse.

Tout à coup, l'une d'elles, calculant que tou-

tes doivent êtres rendues à leur cantonnement, pituite un petit signal répété par toutes les joueuses volées.

Et la scie, montée au débiteur, commence ; scie infatigable, formée de trois mots répétés trois fois de suite.

« Paye tes dettes — paye tes dettes — paye tes dettes. »

C'est l'heure où les jeunes gens n'aiment pas à se promener dans les champs en compagnie de monsieur leur père.

Si vous voulez faire taire les bavardes, je vous conseille d'aller tout seul, à l'endroit d'où part l'un des cris.

Vous regarderez à terre, vous inspecterez minutieusement les lieux, vous découvrirez l'empreinte d'un pied de cheval ou une petite crevasse de chaleur — mais ne verrez point la caille qui y sera cachée.

LES CORBEAUX

Depuis huit jours ce ne sont qu'allées et venues, du clocher, qui est à une portée de fusil de chez moi, aux grands platanes du jardin de mon voisin.

Tous les corbeaux de l'église s'abattent dessus les uns après les autres et, sans croasser comme ils en ont l'habitude, ils font du bois.

Pour eux, cette opération consiste à casser les branches les plus menues et à les réunir en un petit paquet de deux ou trois qu'ils vont porter au clocher au plus vite.

Ils en ressortent un instant après et recommencent leur manège.

On me dit qu'ils vont couver.

Alors, ils se seraient donné le mot pour se livrer tous ensemble à cette occupation ?

Pour peu que ce commerce continue, je verrai la fin des platanes de mon voisin.

C'est égal, quand ces charpentiers en seront aux troncs, je crois qu'ils seront embarrassés.

Pourvu qu'ils n'aient pas l'idée d'aller chercher le pic pour y creuser des mines !

. . . .

Un accident, sans importance, s'est produit aujourd'hui.

Un des corbeaux a laissé tomber son fagot dans mon jardin.

Il n'a fait qu'un vol pour descendre le reprendre.

Mais une fois par terre, il me parut avoir quelque chose entre les jambes qui le gênait pour marcher. Chaque fois qu'il avançait la patte droite, son corps tout entier s'en allait à gauche. Il en était de même pour le mouvement de la patte gauche qui entraînait son corps à droite.

Il parvint cependant à ramasser son fardeau.

Quand il l'eût assuré dans son bec, il allongea le cou, fit consécutivement deux sauts à pieds joints — et prit son vol.

LES MARTINETS

Ils sont fous, fous à enfermer.

Hier soir, au Soleil couchant, ils s'étaient assemblés en une bande de plus de quarante et, volant en peloton à une vitesse de bolides, ils décrivaient en l'air des courbes baroques et poussaient des cris étourdissants.

Je me suis un peu habitué à leur vol et à leur vacarme ; il n'en a pas été de même de mon chien qui s'éternisait à guetter leur approche et les suivait d'un œil dans lequel je lisais ceci :

« Il y en aura bien un de vous qui finira par se casser la figure. »

LE LÉZARD

Ce matin je m'étais couché par terre, — près d'un grand mur exposé au Soleil — avec l'idée bien arrêtée d'en finir avec un livre commencé depuis tantôt quinze ans.

Je n'ai jamais pu l'achever.

Par reconnaissance pour tous les bons instants de sommeil qu'il m'a procurés, autant que par considération pour le nom de l'auteur, je ne puis passer sous silence le titre de ce magnifique pavot : Jocelyn.

J'étais sur un lit de feuilles mortes que le vent avait amoncelées dans ce coin.

En deux minutes,une fois de plus,je fus sous le

charme de cette poésie : je dormais très sérieusement.

... Je perçus, dans mon sommeil, un léger bruit semblable à de petits frittements de papier. Il me semblait que ce devait être quelqu'un qui venait me voir et qui, pour s'éviter les effets de mon mauvais caractère, tenait à ménager ma surprise.

Ce quelqu'un marchait, avec des précautions infinies, sur un terrain sonore.

Il arrivait à portée de ma main et me la prenait dans la sienne que je sentais glacée et sans os.

Je reconnus le timide shake-hand d'un créancier et me dispensai de le lui rendre.

J'ouvris un œil avec hésitation.

C'était un jeune lézard qui venait de faire une excursion sur ma paume et qui, à travers les feuilles sèches qui m'entouraient, marchait avec une prudente circonspection — ; il avait des mouvements de tête semblables à ceux qu'ont les animaux en carton-pâte qui remuent la leur, pendant cinq minutes dans le même sens, quand on les agite un peu.

Lorsque je revins chez moi, je trouvai sur ma table un autre lézard ; il était vert, celui-ci et n'avait pas la queue coupée.

C'est un animal en bronze qui me sert de presse-papiers.

Je le mis sur l'édition de Jocelyn en pensant que je n'avais que reculé le supplice que je m'étais imposé.

L'OUISTITI

Fadet est un ouistiti qui m'appartient.

Il se représente par une touffe de poils si fins qu'on dirait du duvet de Chinchilla.

Il est gris noir, panaché de zébrures à peine indiquées. L'apparence de sa pelure change au plus léger souffle qui la fait relever ; elle est alors jaune brun.

Il en est très fier et la soigne avec un amour plein de sagacité : la moindre pellicule, le moindre atome de poussière est, pour lui, un sujet d'investigations minutieuses.

Sa toilette du matin est générale, c'est à dire qu'il se passe par tout le corps le peigne rapide

de ses longs ongles noirs. — Il a cependant une préférence pour sa queue, trois fois longue comme lui, qu'il prend de sa main gauche et carde de sa main droite en regardant ailleurs, pour bien prouver à ceux qui s'intéressent à lui que ce n'est qu'une opération de propreté et non un plaisir malsain.

Si, d'ailleurs, on l'examine de près ou avec trop d'insistance, il abandonne son travail, pivote deux ou trois fois sur lui-même et finalement regarde le spectateur avec le seul orbite que la Nature, parcimonieuse, a placé à l'antipode de sa figure par rapport au milieu de son corps; orbite que la Faculté de médecine reconnaît mais dont les bonnes mœurs se refusent à admettre l'existence.

Ce genre de divertissement est réservé aux gêneurs.

A part ce défaut de réserve, Fadet est très poli.

Il se contente de peu en mangeant de tout et n'a que deux dégoûts insurmontables : les bêtes qui ne sont pas jolies et les hommes qui ressemblent à ces bêtes.

LE ROQUET

Mon pauvre Loth, qui est un beau griffon de taille respectable, vient d'être victime de provocations, — aussi déplacées qu'injustes — de la part d'un roquet.

L'assaillant était si menu que j'ai craint, un instant, de voir finir ses jours sous la simple pression d'une des pattes de mon compagnon.

Voici l'incident :

Nous passions paisiblement tous les deux sur la place du Marché — moi, ne regardant rien, Loth sentant de droite et de gauche les paniers des vendeuses.

Tout à coup, bondit, d'un de ceux-ci qui le

cachait, un petit paquet de nerfs monté sur quatre fluets ressorts à boudins.

Cette petite machine ataxique marcha droit sur mon griffon — le cou tendu, la queue en bataille et, détail effrayant, le dos hérissé d'une ligne de poils suivant exactement l'épine dorsale.

Ce diminutif d'envahisseur fit deux fois le tour de notre groupe et, sans excitation préalable, s'approcha de mon chien qu'il flaira, en grondant avec une rage qu'il semblait contenir de toutes ses forces.

Tout à coup, sans motif, il changea ses grondements en aboiements furieux. Il eut alors dans la voix de tels accents de vengeance inassouvie que je ne pus m'empêcher de penser que, si cet atome de quadrupède avait eu la taille d'un animal ordinaire, je risquerais de passer un fichu quart d'heure.

En une minute, il y eut un double cercle autour de nous : le premier, fait de tous les chiens du quartier ; le second, de badauds qui ricanaient.

Loth avait l'air de me demander le moyen que je comptais employer pour nous tirer de là.

Je pris mon parti courageusement et, faisant

le geste de ramasser une pierre à mes pieds, je fis celui de la lancer au roquet provocateur.

L'effet fut immédiat.

Le roquet prit la fuite en criant comme un échaudé.

Mais la paix, que j'avais cru conquérir ainsi, se refusait décidément à m'être donnée :

La propriétaire du cabot m'invectiva de loin — m'accusant probablement, d'avoir tué son chien.

Un mot vint jusqu'à moi.

Elle me traitait de voyou.

LE LÉVRIER

Il se nomme Bélisaire.

C'est un vieux noceur qui a, jadis, abusé de la vie.

Ses excès lui ont laissé, entre autres souvenirs, une maigreur telle, qu'on peut, sans le toucher, compter les côtes qui forment sa carcasse. A chacun de ses mouvements, elles font ondoyer la peau ; il y en a même deux qui menacent de la trouer.

En temps ordinaire, Bélisaire a l'allure d'un Monsieur malade qui va droit devant lui en faisant des efforts pour se retenir de vomir sur place.

Mais, qu'une jeunesse un peu verte vienne à passer près de lui, il perd son aspect de mal de cœur et vient la frôler pour lui faire une invite.

Généralement la jeunesse n'y répond pas, elle sait qu'il manque d'estomac.

LE MOUSTIQUE

Il est très embêté

Il s'est introduit malencontreusement entre la vitre et le rideau de la fenêtre et ne peut plus trouver d'issue pour sortir.

Comme cet animal là m'a piqué, je me venge : je lui envoie la fumée de ma cigarette.

Ça ne lui va pas.

Il frappe le carreau avec fureur, mais je suis tranquille, c'est un verre double.

Cependant il se fatigue.

Il grippe ses pattes aux aspérités invisibles de la vitre, prend une pose de trépied double et fait semblant d'avoir la respiration gênée.

Il halette pour m'apitoyer.....
Ma rancune tombe, je m'apitoie.
J'ai eu tort de le regarder.

LES FROMAGES BLANCS

Sur la claie de cinq lattes noires suspendue au plafond, il y a les notes blanches des fromages qui sont là pour vieillir.

Étendu, plutôt qu'assis, dans le grand fauteuil de bois paillé de la cuisine, je les considère longuement et mes yeux, fixés sans conscience sur leur morceau de musique baroque, les éloignent et les transforment en petites étoiles blanches.

Des mouches tournent autour, flairant le repas succulent et — comme il ne faut pas songer qu'à soi — le nid rêvé pour leurs espoirs de progénitures.

Mais je vois mal, car je dors presque et je me demande si ce ne sont pas des planètes que j'aperçois.

Une curiosité me prend : je parviens, — avant d'être abattu par le sommeil — à leur marmotter une question :

« Êtes-vous habitées ? »

Ce ne sont pas les étoiles, mais bien les fromages qui me répondent en chœur :

« — Pas encore ».

LE DAHLIA

Il y a, dans sa ruche, deux bourdons, une guêpe, une abeille et un perce-oreille.

Quand je secoue sa tige, tous ces passagers sortent des alvéoles, à reculons, la tête poudrée de jaune et, aveuglés par la lumière, s'envolent en zigzaguant.

Seul, reste le perce-oreille.

Je le taquine pour le voir imiter le scorpion et, comme il ne me gêne pas, je le laisse finalement tranquille.

LA VIGNE



Une collante.

Depuis le temps qu'on la chante !

Jus divin, pampres verdoyants.!

Qu'elle ferme.

Le jus divin se fait chez le marchand de vins avec des ingrédients qui n'ont rien à voir avec les graines de raisin.

Quant aux pampres, on les recueille précieusement, on les stérilise, on les blanchit à la chaux et on les vend aux artistes sculpteurs.

C'est étonnant ce qu'on en consomme en Italie !

LE SAULE PLEUREUR

Un jour , un petit arbre à feuilles effilées et à branches droites, avait eu la bonne fortune d'être transplanté près d'un étang.

Il faisait une chaleur tropicale.

Le petit arbre, qui jusque là avait été privé d'eau dans un terrain pauvre et blanc, ne perdit pas son temps à regarder le paysage; il s'empressa de s'abreuver du liquide qui stagnait à ses pieds et, comme il trouvait que ses racines avaient des œsophages trop étroits pour satisfaire rapidement sa soif, il inventa de faire tremper dans l'eau quelques-unes de ses branches.

Il arriva qu'il se saoûla si bien que son corps

tout entier, — veuf d'un centre de gravité honnête, — pencha vers l'étang et que le reste de sa frondaison vint tremper dans l'eau à son tour.

Depuis ce temps le saule est la risée des autres arbres qui sont plus sobres que lui.

Ne pouvant rougir de honte, il se contente de baisser la tête en arrondissant l'échine.

Ses voisins l'appellent: le chien mouillé.

Il se console de son aspect de caoutchouc humide en pensant que, quel que soit le pays où il se trouve, il semble toujours être à la Malmaison ou sur le tombeau de Napoléon Ier, à Sainte-Hélène.

L'ÉPONGE

En voilà une qui en voit de raides !...

Figurez-vous... non... je ne me décide pas à le raconter . . . .

Elle naît dans l'eau, mais, depuis qu'on l'en a retirée, elle s'est déshabituée de ce genre de vie. Aussi, quand on la laisse trop longtemps séjourner dans ce qui fut son premier élément, elle pourrit.

LES LIS

Je n'en ai jamais vu de plus beaux, de plus fleuris, de plus blancs que ceux que les Bonnes Sœurs d'un village, où j'allais passer mes congés autrefois, fabriquaient pour l'autel de l'église.

C'est là que j'ai compris que le lis était l'emblême de la candeur.

Je me suis même étonné qu'il ne soit pas celui de la naïveté.

Le genre de lis dont il me souvient est tellement florifère qu'il oublie souvent d'avoir du feuillage. Quand il en a, il est tout en or.

Et puis ces lis ne rient pas jaune comme les lis des jardins. Ils ne rient pas du tout.

Ils sont tout blancs, toutblancs.

Ils fleurissent pour les fêtes de Pâques et durent parfois plus d'une année.

MES IMPRESSIONS

Quand j'éprouve une impression, quelle qu'elle soit, j'en tire un plaisir : celui de la remarquer.

A ce plaisir succède un désir immodéré — intense : celui de la noter.

Je le fais n'importe comment — au galop — parce qu'il n'y a rien d'aussi intangible et fuyant qu'une impression.

Dès que c'est fait, je ressens un serrement de cœur à l'idée qu'il va me falloir transformer les hiéroglyphes rapides qui forment mon style nègre, en phrases bâties avec des mots, des points et des virgules.

Je me figure que c'est un devoir et m'y soumets

Dès que c'est fini, je suis heureux comme je l'étais du temps où je fréquentais le collège.

Je respire, mon impression est en cage.

Je puis la regarder tout à mon aise.

Dieu que c'est bête d'être bâti ainsi.

TABLE DES MATIÈRES

LES GRANDES ÉPOQUES DE M. THEBAULT

HISTOIRES SANS IMPORTANCE

Achevé d'imprimer
sur les Presses
de la
Petite Imprimerie Vendéenne
le seize août
mil neuf cent un
